

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | |

L'ECHO

DE

LA FRANCE

L'ÉCHO
DE
LA FRANCE
REVUE ÉTRANGÈRE
DE
SCIENCE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

LOUIS RICARD

AVOCAT.

Réaliser le bien et contempler le beau.

VOL. II.

MONTREAL

IMPRIMÉ PAR M. LONGMOORE & CIE., GRANDE RUE ST. JACQUES

1866.

L'ECHO DE LA FRANCE, Recueil de littérature, sciences, philosophie, beaux-arts, histoire, religion, politique, etc., etc., d'Europe, paraît tous les 1ers et 3èmes Vendredis de chaque mois, et contient soixante-et-quatre pages à deux colonnes, formant à la fin de l'année 3 volumes de 450 pages, renfermant plus de matières que 4 volumes ordinaires.—Abonnement \$2 pour six mois, payable d'avance—le No. double se vend 17 cents.—S'adresser franco à LOUIS RICARD, Edit., No. 423 Rue Graig, vis-à-vis le Champ de Mars.

Se mettre au niveau des connaissances nouvelles, et des hautes questions qui, tous les jours, surgissent en France et en Europe, répandre parmi le peuple le goût d'une bonne et saine littérature, donner aux hommes instruits l'occasion de se remémorer, tout en se délassant, au milieu de leurs études journalières, fournir à tous des lectures à la fois morales, amusantes et instructives puisées à bonnes sources, tel est le but que se propose l'*Echo de la France*. Les personnes approuvant cette ligne de conduite de la Revue sont priées de solliciter le concours de leurs amis à son développement.

AVIS.—Les personnes en dehors de Montréal qui aimeraient à se charger de l'agence de l'*Echo de la France*, voudront bien nous faire connaître leur nom et conditions; Ecrire —franco—à L. R.

L'*Echo de la France* est aussi à vendre chez Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent, chez MM. Fabre et Gravel, Rue St. Vincent, et chez M. E. Beaudry, bijoutier, coin des rues St. Vincent et Notre-Dame.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	PAGES		PAGES
Abeille (L') Butineuse de L'Echo...	228, 337	Inhumations (Les) précipitées.....	125
Académie (L') Française.....	119	Joie (La) au foyer.....	423
Académie (L') Française et les mœurs Littéraires.....	29	Jugement erroné de M. E. Renan sur les langues sauvages.....	198
Age (L') d'or des écoliers.....	284	Lettres de Florence.....	382
Airelles de Mad. Swetchine.....	445	Lettres d'un passant.....	71
Alice.....	100, 202, 253, 296	Lettre d'un Romancier à un Séminaris- te.....	391
Allocation de Mgr. l'Archevêque de Paris.....	441	Lettres parisiennes.....	71, 143
Approche (L') du grand jour.....	193	Lettre sur la Question Allemande...	231, 326
Archéologie biblique.....	34	Liste des abonnés.....	342
Assurances (Les) sur la vie.....	214	Logogriphe.....	341
Barreau (Le) de Paris.....	91, 137	Mœurs et paupérisme.....	76
Bataille des dix parties du discours.....	284	Musique de chambre.....	423
Bibliographie.....	198	Mystères (Les) de la Photographie...	21
Bulle (La) de Savon.....	286	Nuit (Une) dans un Workhouse.....	76, 146
Bulletin bibliographique.....	167	Opinion des Journaux.....	8
Bulletin de la mode.....	327	Pêche (La) à la ligne.....	250
Charlotte Brontë.....	368	Philosophie (La).....	51
Chiens et Chats, et cetera.....	132	Philosophes (Les) à table dans les temps anciens et le moyen âge.....	63, 187
Chronique des Chroniqueurs.....	426	Physiologie (La) des chats.....	309
Chronique de la Quinzaine.....	111, 168, 371	Polémique Catholique.....	343
Chronique du Mois.....	155, 380	Premier (Le) Consul Législatour...	268
Chronique et Bulletin bibliographi- que.....	388, 418	Rahel Levin.....	287
Colomb et Améric Vespuce.....	424	Rapprochement du protestantisme vers l'Unité Catholique.....	330
Conférences de Notre Dame....	349, 429	Réception de M. C. Doucet.....	29
Correspondance de Naples.....	385	Réception de M. Prévost Paradol ...	119
Correspondance de Londres.....	44, 222	Réforme (La) du luxe par le théâ- tre.....	58, 85, 182
Correspondance d'Allemagne.....	219	Remarque.....	7, 399
Courses (Les) du printemps.....	96	Revue littéraire.....	58, 85, 182
Dialogue pour les pensionnats.....	193	Revue scientifique.....	125
Dieu vous bénisse.....	40	Société d'Economie charitable.....	214
Discours de M. Thiers sur la question allemande.....	333, 411	Stratégie (La) de M. Ronan.....	343
Douleur (De la) chez l'homme et chez les animaux.....	175, 259, 320	Travailleurs (Les) de la mer.....	272
Doute (Le) et ses victimes.....	400	Trichine (La).....	239, 305
Enéidvadden (L').....	318	Trois femmes de notre temps.....	287, 363
Enigme.....	341	Valentine.....	10, 158, 275, 358, 404
Eugénie de Guérin.....	287	Vercingétorix.....	315
Evénements (Les) du mois.....	115	Volumes (derniers) des Œuvres de Mr. de Tocqueville.....	25
Exposition des chiens.....	238	Voyage en Terre Sainte.....	34
Frisette.....	238		
Fumeurs (Les).....	244		
Histoire politique et littéraire.....	111		

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

REMARQUE.

L'*Echo de la France* commence aujourd'hui son deuxième volume. Selon le vœu exprimé par un certain nombre de nos abonnés, nous croyons devoir changer, pour quelque temps au moins, le mode de notre publication, et si nous avons le bonheur de rencontrer l'approbation de nos lecteurs, nous la continuerons avec les altérations suggérées.

Ainsi à l'avenir nous nous proposons de publier deux numéros à la fois tous les quinze jours au lieu d'un par semaine. Ces deux numéros contiendront la même quantité de matières, et paraîtront dans le genre de la présente livraison tous les 1ers et 3èmes vendredi de chaque mois. Chaque livraison aura ainsi 64 pages au lieu de 32.

Nous en sommes venus à cette décision afin de ne pas autant marceler nos articles en général et surtout des études sérieuses dont l'intérêt se perd par les subdivisions qu'elles éprouvent dans une reproduction trop répétée. Nos lecteurs n'y perdront rien sous le rapport de la quantité de matières à lire, et ils ne peuvent qu'y gagner par la variété que nous pouvons donner à chaque numéro.

En commençant la publication de ce deuxième volume de l'*Echo de la France*, nous avons droit d'être fiers de la haute sympathie littéraire que nous avons rencontrée parmi nos concitoyens de toutes les origines. Nos amis peuvent en juger par nos listes d'abonnement que nous avons déjà publiées et par celles que nous publierons encore tout prochainement.

Nous avons aussi, dans notre portefeuille, un grand nombre de lettres de félicitation et même de vive adhésion à notre entreprise. Nous serions heureux de pouvoir les mettre sous les yeux de nos lecteurs, si elles n'avaient pas un certain cachet de confiance que nous ne voulons pas briser.

Nous aurions surtout aimé à publier la trop gracieuse lettre que nous a adressée sa grandeur Mgr. de Montréal, en nous permettant de lui offrir les prémices de nos travaux, — ainsi que celle si flatteuse que nous écrivait le pieux évêque de St. Hyacinthe en nous transmettant son

abonnement. Mais ces lettres ont aussi un caractère privé que nous regardons comme sacré.

Toutefois nous sommes réjouis de commencer notre publication sous d'aussi heureux auspices et de si puissants patronages,—ce sera pour nous, nous n'en doutons pas, un merveilleux talisman qui nous conduira au succès, en réalisant notre but qui est toujours d'essayer d'élever le niveau moral du peuple sans laisser fléchir son niveau intellectuel.

Nous reproduisons plus loin de courts extraits de quelques journaux pour faire connaître à nos abonnés ce que la presse a pensé de notre entreprise.

Nous ne craignons pas de blesser par là notre modestie, car, quoique nous soyons prêts à admettre que nos travaux soient considérables, nous savons en même temps que nous avons peu de mérite dans cette compilation, mais nous avons cru que nous aussi, nous avions nos lettres de créances à présenter au public, et nous le faisons de la meilleure grâce possible.

Pour ne pas fatiguer nos lecteurs, nous nous bernerons à cinq ou six extraits seulement.

OPINIONS DES JOURNAUX.

L'ECHO DE LA FRANCE.—We have received with much pleasure, and with many sincere wishes for its success, the first issue of a new periodical under the above title. It is edited by M. Louis Ricard, a gentleman of well known literary abilities, and who justly enjoys the esteem and confidence of his fellow-countrymen: its columns will be devoted to articles on Science and Literature selected from amongst the foremost of contemporary French Catholic writers, thus making accessible to the Canadian reader the latest and choicest productions of the French intellect. We need scarcely add that *L'Echo de la France* is intended to be in some measure an antidote to the deadly but seductive poisons which the French press too often delights to circulate; and that amongst the names of the writers from whom it is proposed to select, figure those of Louis Vuilliot, of Montalembert, P. Félix, Mgr Dupanloup, and the other great European champions of order, morality and religion.

Our new contemporary will appear once a week, and will contain about 32 pages of two columns each, for the very modest con-

tribution of \$4 per annum. Single numbers will be sold for ten cents. In conclusion, we again repeat that such a publication as *L'Echo de la France* is to all appearance destined to fill a great void in our Canadian literature; that its Prospectus is of most excellent promise: that its terms are liberal, and the well-known qualifications of its editor, M. Louis Ricard, are such as to make us sanguine that it will obtain that success, and that circulation amongst the French speaking portion of our population, which we would bespeak for it. The devil and the Revolution have emissaries many and active, incessantly propagating their soul-destroying poison; to meet and refute them the children of God should not be less resolute and less active.—*True Witness*, 15th December, 1865.

NOUVEAU JOURNAL.—Nous avons reçu samedi le premier numéro d'un nouveau journal qui vient de paraître à Montréal. "L'Écho de la France," tel est son titre; son format est le même que celui du "Foyer Canadien," et il doit paraître toutes les semaines, le vendredi, par livraisons de 32

pages, formant à la fin de l'année trois jolis volumes de plus de 500 pages. Le prix d'abonnement est de \$4 par année.

M. Louis Ricard, avocat, en est l'Editeur, et c'est avec un vif plaisir que nous lui souhaitons une cordiale bienvenue dans la carrière du journalisme. M. Ricard a donné autrefois des preuves incontestables d'un magnifique talent d'écrivain, et nous avons, pour notre part, déploré plus d'une fois le silence auquel il a condamné sa plume. Enfin, il reparait dans les rangs, et nous espérons bien, quoiqu'il en dise dans le prospectus de l'*Echo*, qu'il favorisera la littérature canadienne de ses charmans écrits et qu'il ne fera pas de son journal un recueil exclusivement consacré à la reproduction dans un seul cadre de tous les morceaux choisis répandus dans les principales revues et journaux d'Europe.

Même sous ce rapport, l'*Echo de la France* mérite le plus grand encouragement. C'est un genre nouveau qui permet au public de prendre connaissance des chefs-d'œuvres qui sont publiés en Europe, sans s'astreindre pour cela à la nécessité de recourir au coûteux système des abonnements aux journaux étrangers. Nous en publierions dans notre prochain numéro le prospectus et les conditions.

En attendant, nous souhaitons donc à notre confrère tout le succès que mérite son entreprise, et nous voulons espérer que le public lui fera un excellent accueil.--
L'Ordre du 4 déc. 1865.

L'ECHO DE LA FRANCE.--Nous avons déjà parlé de l'entreprise de M. Ricard dans cette publication si bien faite pour propager le goût de la bonne et belle littérature parmi nous. Nous ne parlions alors que de foi dans le savoir faire de l'Editeur, mais depuis que nous avons été à même de nous délecter dans ce vase d'élection qui a nom *Echo de la France*, et que nous avons fait l'expérience personnelle de la valeur de son œuvre, nous devons lui exprimer ici le sentiment de notre reconnaissance en même temps que de notre admiration :—de notre reconnaissance de nous avoir donné une valeur si substantielle et si savoureuse pour un aussi modique abonnement ; de notre admiration, pour avoir su puiser à de telles sources et choisir avec un tact aussi exquis dans l'océan littéraire du jour ces perles précieuses dont se compose le fond de son écriin. M. Ricard donne une aussi haute idée de son talent dans le fait de cette publication que s'il s'était mis à la tête de nos écrivains par ses propres com-

positions, bien que peut-être son amour-propre n'en soit pas aussi gratifié pour le moment.—*Journal de Lévis* du 26 janvier 1866.

L'ECHO DE LA FRANCE.—Tel est le titre d'un nouveau journal, ou plutôt d'une nouvelle revue dont nous saluons l'apparition avec plaisir. Elle vient augmenter la famille prospère et progressive de ces publications hebdomadaires, semi-mensuelles ou mensuelles, qui ont fait leur apparition depuis quelques années en Canada et dont Québec a eu la primeur pour en laisser bientôt la palme et presque le monopole à Montréal.

Nous saluons l'apparition de l'*Echo de la France*, avec d'autant plus de cordialité que son titre même est un hommage à Beau, au Bon et au Patriotisme. Ce titre renferme en lui tout un hymne de poésies, de souvenirs et de sublinités. Il en indique aussi le but qui n'est autre que de répandre ici les accents divins de la bonne littérature française, de répandre les grandes lumières du foyer de la science et de la civilisation moderne et les hautes conceptions des génies religieux qui guident la veille mère-patrie dans ce sentier où marchèrent Charlemagne, Saint Louis, Napoléon le Grand et où la France a conquis le titre impérisable de *Fidèle aînée de l'Europe*.

Nous ne pouvons trop féliciter l'éditeur, Louis Ricard, écuyer, avocat, homme de lettres et de sciences, bien connu en Canada, d'avoir en l'heureuse inspiration d'élever une nouvelle tribune à la littérature et à la civilisation française. Cette œuvre est le couronnement des efforts que les hommes de cœur d'origine française, en cette partie du continent américain, ne cessent de faire pour réintégrer dans l'esprit national le goût l'esprit, le savoir, les aspirations de notre chère mère-patrie.

"L'Echo de la France" est appelé à un grand succès, si son éditeur distingué persévère comme nous avons tout lieu de l'espérer. Il offrira à ses lecteurs toutes les semaines une lecture variée et bien choisie d'œuvres françaises. Chaque numéro contiendra 32 pages et l'abonnement n'est que \$4 par an. M. Ricard a fait des sacrifices considérables d'argent pour s'abonner à toutes les grandes publications françaises. Il en sera récompensé par les nombreux lecteurs qui comprendront que la presse quotidienne ou les journaux proprement dits, ont leur grande utilité surtout pour suivre les événements ; mais qu'il

est nécessaire si l'on veut suivre la marche de la pensée humaine, de l'intelligence, au foyer même de la civilisation moderne, ou dans la Nouvelle-France il faut s'abonner à ces œuvres dont les écrivains s'évertuent à traiter dignement les questions abstraites de science, de philosophie, de littérature et de religion qui agrandissent les horizons de l'esprit et élèvent l'âme aux plus hautes sphères et la pensée aux plus hautes conceptions.—*L'Union Nationale* du 7 décembre 1865.

L'ECHO DE LA FRANCE.—La cinquième livraison de *L'Écho de la France* est vraiment un des meilleurs choix d'articles européens qui aient encore vu le jour en Amérique. Les hommes sérieux qui dissèquent leur siècle, les jeunes gens qui aiment à se tenir au courant du grand mouvement philosophique qui se fait en France dans le sens catholique, trouveront dans cette livraison et sans doute dans celles qui la suivront, de quoi s'instruire et s'intéresser, en même temps que les dames et les demoiselles feront leurs délices de ce que l'éditorial a su ajouter à leur intention.

Nos amis nous feront infiniment plaisir en souscrivant à ce recueil. Nous ne pouvons mieux faire pour les y encourager que de publier le sommaire de la dernière livraison.

La *philosophie* par l'illustre évêque Dupanloup; cet article est un chef d'œuvre de raisonnements et un monument d'éru-

dition; *Valentine* (continuée); *Conférences de Notre Dame*: analyse et passages sténographiés des prédications du R. P. Hyacinthe qui ont en ce moment un grand retentissement à Paris; et plusieurs autres articles tous plus charmants et intéressants les uns que les autres.—*Idem* 16 du jan. 1866.

L'ECHO DE LA FRANCE.—This is the third number of the publication of Mr. L. Riocard under the above title. The contents are... There is an interesting array; and it must be said that this publication is far before any thing of the kind that we have hitherto had in Canada. To all those of our readers who desire to read painstaking selections of the choicest contemporary literature of France "L'Echo" offers a favourable opportunity and it is one that can not be readily otherwise obtained in this country. We can therefore recommend our readers to subscribe.—*Montreal Gazette*, 30th Dec. 1865.

L'ECHO DE LA FRANCE.—The current number of this valuable publication contains selections from the writings and speeches of the Bishop of Orleans; H. Audeval; Father Hyacinthe the celebrated Preacher and Bossuet of the present day; Emile Richebourg; Eugène Veuillot; Anatole Coutris and V. D. Jacques,—some of the most profound thinkers and writers of the present age. This enumeration of the calibre of the contents of this last number of "L'Echo" should suffice to indicate its high tone and standard, making it one of the most valuable *recueils* of French literature published on this continent. We therefore heartily recommend it to persons going through a course of reading in that language.—*Idem* 13th Jan., 1866.

VALENTINE.

NOUVELLE.

(Voir pages 87, 122, 148, 171, 207, 236, 269, 288, 333, 359 et 388 du 1^{er} vol.)

IX

Le baron du Chatenet était un de ces rares hommes du monde qui vont ostensiblement à la Bourse sans jamais se permettre ce qui est désapprouvé par l'honneur et la conscience. Seulement, dans un milieu pareil, la conscience perd

forcément un peu de sa rigidité, et l'honneur, même le plus pur, s'il ne s'abaisse pas à la facilité de mœurs qui règne autour de lui, s'habitue bien vite à une tolérance qui est malheureusement une sanction et une complicité. Veuf depuis longtemps, adorant ses filles, le baron partageait sa vie entre leur

tendresse, le soin de leur éducation, l'entretien des relations les plus honorables et les spéculations toujours très-sûres où il trouvait un élément à son activité, en même temps qu'un accroissement de bien-être.

Ses filles, mesdemoiselles Isidora et Céline du Chatenet, étaient de charmantes personnes de dix-huit et vingt ans. Mademoiselle Isidora, l'aînée, était grande, brune, avec de beaux yeux noirs fort expressifs. La plus jeune, mademoiselle Céline, par un délicieux contraste qui semblait avoir été cherché et trouvé, était blonde et ressemblait à ces ravissantes jeunes filles anglaises qui sont si complètement jolies lorsqu'elles le sont. Les deux sœurs accueillirent Paul très-cordialement et comme un vieil ami. Elles savaient qu'il était fixé en province, qu'il y avait ses parents, ses intérêts, ses affections sans doute; aussi se montrèrent-elles très-empressées, très-aimables, très-ricieuses, car elles voyaient bien que Paul n'était pas un prétendant. Elles et leur père furent enchantés de ce petit diner intime qui les reposait si bien du bal de la veille. Après le café, il demanda à ses filles l'autorisation de fumer un cigare avec Paul, et le conduisit dans un salon réservé à cet usage.

—Ah! je suis le plus heureux des pères! dit le baron. Mes filles ont le meilleur caractère du monde. Elles n'ont pas de défauts et me pardonnent les miens. Est-ce que cela ne vous donne pas envie de vous marier? Voyons; faites-moi vos confidences. Je vous ferai les miennes. Je parie que vous avez laissé dans votre bonne ville un amour tendre et passionné dont nous entendrons parler bientôt.

—Bientôt!...s'écria Paul avec un accent de doute et d'amertume.

Il raconta tout, son mariage ajourné, ses espérances détruites. Puis, dans cet instant d'exaltation et d'expansion, il avoua qu'il venait chercher fortune à Paris, à la Bourse.

—Oh! oh! s'écria M. du Chatenet. Voilà qui est grave. Si mon sévère ami de la Fosse savait cela!...

—Je me confie à vous, monsieur, répliqua Paul; je réclame le secret.

M. du Chatenet regarda Paul avec bonté, et en se consultant intérieurement sur ce qu'il avait à faire.

—Savez-vous, reprit-il, que vous m'intéressez? Votre voix est émue, vos yeux sont pleins de larmes. Vous aimez, vous aimez véritablement.

—Ah! monsieur, toute ma vie est dans cet amour!

—Oui, je le vois, je vous erois. Et je me demande si l'aveugle fortune, qui fait tant de malheureux, ne doit pas se réhabiliter aujourd'hui en réparant...

—Vous espérez donc! interrompit Paul avec véhémence. Ah! monsieur, si vous vouliez m'aider, me guider de vos avis!...

—C'est bien grave, répéta le baron; et cependant...

—Vous le pouvez! Je lis sur vos traits que vous le pouvez.

Le visage du baron était effectivement rayonnant.

—C'est son étoile qui l'amène à Paris, murmura-t-il avec un peu d'indécision encore.

Paul le regardait avidement. Tout indiquait que le baron ne préparait ni remontrances ni conseil banal, mais qu'il pesait au contraire dans son esprit une communication importante avant de la livrer. Plein d'espoir, immobile et retenant son souffle, Paul se félicitait tout bas d'avoir risqué cette démarche

dangereuse, et d'avoir sollicité l'appui d'un homme si indulgent, si honnête et si bon. Il n'osait toutefois l'interroger, et attendit dans une attitude respectueuse.

—Et moi aussi je fais de beaux rêves, dit tout à coup M. du Châtenet en rompant le silence, non pas pour moi, car je ne compte plus sur la terre, mais pour mes enfants.

Il se leva, s'approcha de Paul en homme qui se décide à parler, et lui dit avec une franchise gaie et affectueuse :

—Vous m'avez fait vos confidences; je vais vous faire les miennes. Imaginez-vous que ma fille Isidora veut épouser un préfet. C'est son idée fixe. L'autre, Céline, désire épouser un jeune homme qu'elle aimera, mais elle exige qu'il soit doué de perfections telles que je ne vous engagerais pas à vous mettre sur les rangs, même si vous étiez libre. Un préfet et un amoureux si accompli ne sont pas faciles à trouver. Les préfets n'épousent guère que des femmes ayant trois ou quatre cent mille francs, à cause des frais de représentation. Quant aux êtres sans défauts, ils sont tellement rares et fragiles que la prudence la plus vulgaire ordonne de ne pas les exposer au contact des privations, de peur de les y briser. Eh bien, je pourvoierai à tout. Les dots de mes filles offriront les garanties suffisantes pour leur rang et leur bonheur. Comment ferai-je? C'est bien simple; et si vous voulez me donner votre parole d'honneur de n'en point parler...

Le baron baissa la voix. On entendit de loin celles de mesdemoiselles Isidora et Céline qui chantaient en s'accompagnant au piano. Il écouta un instant. Les voix de ses filles bien aimées semblaient le plonger dans un doux

ravissement et lui donner une récompense anticipée de tout ce qu'il allait faire pour doré l'avenir. Puis il nomma à Paul la principale société anonyme de notre temps, la plus importante par la diversité de ses opérations, la plus célèbre par la fluctuation de ses cours, et ajouta :

—D'ici à quelques jours, sept ou huit, ses actions vont monter d'une façon régulière, surprenante; je le sais. Je suis l'ami de l'un des chefs, qui m'a prévenu et va lui-même quadrupler sa fortune. Ce n'est pas une probabilité, c'est une certitude. Il me précisera le moment d'acheter. La hausse des actions doit provenir de la publicité d'un document qui constate des bénéfices énormes, inattendus. Voilà pourquoi je vous ai dit : ma fille Isidora sera la femme d'un préfet; ma fille Céline épousera un jeune homme selon son cœur. Voilà pourquoi vous me voyez si gai, surtout lorsque je pense que le fils d'un vieil ami pourra également profiter de cette aubaine qui assure son bonheur.

—Ah! dit Paul en serrant avec effusion les mains de M. du Châtenet...

Le baron l'interrompt en souriant.

—Du calme, dit-il du calme! Ne me faites pas regretter de vous avoir confié...

—Mon cœur déborde de joie, dit Paul. Songez donc! Épouser celle que j'aime, combler en quelques jours l'inégalité de fortune qui nous sépare! Une telle perspective est bien faite pour m'éblouir. Mais comptez sur ma discrétion.

—Je ne dis mon secret à personne, soyez-en persuadé. Si vous êtes une exception, c'est que j'ai confiance en vous, et permettez-moi de le vous le dire, car avoir de la

prudence n'est pas manquer d'amitié, ce secret ne risque rien entre vos mains. Si par étourderie, par exubérance de joie vous le divulguez, ou ne vous croirait pas, car vous ne faites pas autorité dans ces questions. Profitez de la circonstance. C'est une heureuse chance, comme il s'en rencontre quelquefois une ou deux dans la vie d'un homme. Vous vous enrichirez loyablement, sans faire du tort à personne, puisque vous bénéficierez d'un surcroît de prospérité générale. Tenez-vous tranquille. Soyez prêt. Venez me voir tous les jours. Je vous avertirai quand il sera temps d'agir. Vous participerez à cette opération dans la proportion que vous jugerez convenable.

—Ah! monsieur, vous me sauvez!

—Je n'ai pas grand mérite à cela, mon cher Paul, puisqu'il ne m'en coûte rien. Soyez certain, toutefois, que je suis enchanté d'être utile au fils de mon ami d'enfance.

Ils rentrèrent au salon et passèrent la soirée avec mesdemoiselles du Chateuet. Leur père les contemplait avec un tendre orgueil et savourait d'avance la joie de les rendre encore plus heureuses. Paul se plaisait à les voir, à les entendre, et, par moments songeant à l'avenir qui lui souriait enfin, il fixait sur le comte un long regard de gratitude.

Vers minuit, il prit congé.

—Ah! oui, c'est juste...dit M. du Chateuet.

Puis il ajouta à voix basse en reconduisant Paul :

—Surtout, pas d'indiscrétions!

Paul n'avait pas besoin de cette recommandation, et cependant, à peine dans la rue, il eût volontiers sacrifié une partie de ses gains futurs pour avoir la liberté de

parler. Il eût de bon cœur arrêté les passants pour leur raconter sa bonne fortune.

—Enfin! disait-il, enfin j'épouserai Valentine!

Puis, tout à coup :

—Je lui écrirai demain.

Cette dernière détermination était sage. Raconter à la jeune fille ses espérances, c'était répandre au dehors ce trop plein de prospérité qui affole les meilleures têtes bien plus que le malheur,

Paul prit le chemin de la Maison dorée.

L'illustre Beauvoisin, très-exact pour ces sortes d'affaires, était arrivé un des premiers au rendez-vous et, prenant immédiatement les rênes du commandement, il organisait le souper dans un cabinet somptueux.

Morellet, qui aurait souhaité jeter avec Paul les bases d'une association solide, et non s'amuser exclusivement, essaya, mais en vain, de quelques objections.

La discussion allait s'envenimer, quand, par bonheur, Paul y mit fin en se montrant. Il fut accueilli si chaleureusement qu'il craignit d'être en retard et s'en excusa.

—Oh! je savais bien que tu viendrais, s'écria Beauvoisin.

Il tutoyait Paul! Ce fut une première surprise. Les autres ne tardèrent pas. On était à peine à table lorsqu'un coup fut légèrement frappé à la porte. Beauvoisin alla spontanément ouvrir. Un jeune homme se présenta.

—Bonsoir, dit-il, avez-vous soupé?

—Non.

—Alors, je reste.

Un autre coup ne tarda pas à se faire entendre. Beauvoisin se précipita vers la porte et introduisit une nouvelle recrue. C'était un ami du premier.

L'amitié fit des prodiges ce soir-

là, et multiplia comme par enchantement le nombre des convives.

Paul, du reste, fit bonne contenance. Son entrevue avec le baron du Chatenet et l'espérance d'une réunion prochaine l'avait très-favorablement disposé envers lui-même et envers autrui. Il s'arrangea seulement de façon à ne s'enivrer que d'espoir, car s'il ne s'effarouchait pas de la petite fête pour laquelle Beauvoisia s'était chargé du soin des invitations, il était très-décidé à ne plus se trouver dans une compagnie semblable à celle où le hasard l'avait jeté. Dès qu'il commença à réfléchir que bientôt il ne pourrait peut-être plus réfléchir, il veilla sur lui, sans cesser un seul instant d'être aimable, et saisissant un prétexte, il s'esquiva, solda le souper, laissa une provision pour les rafraîchissements, solda le souper de la veille, soin que M. Morelet avait oublié de prendre malgré son gain de vingt-sept mille francs, et pria le bon Joseph de l'excuser auprès de ses convives.

— Oh ! ce sera bien facile, dit Joseph, je dirai que vous aviez mal à la tête.

— C'est cela ; et vous ne mentirez pas.

X

Paul s'était promis de cesser toute fréquentation avec ce menu peuple de la Bourse, et tint parole. Il passa une partie de sa journée du lendemain à écrire à Valentine. Dans son trouble au moment du départ, il n'avait pas demandé l'autorisation de le faire, mais il crut pouvoir se passer de cette permission. Sa lettre fut tendre, longue, pleine de ces bavardages du sentiment qui ne disent rien et qui disent tout, ravissante musique dont une personne aimée perçoit

facilement le sens et la mélodie parce que les notes, obscures et indéchiffrables pour les autres, sont lues par elle avec les yeux du cœur qui les répète et les chante en écho. Paul ne s'expliqua pas sur le genre d'affaires qui le retenait à Paris. Il parla de résultats certains, d'union prochaine, sans dire catégoriquement : je fais ceci ou cela. Il s'excusa de ses froids adieux en quittant le Breuil. Il avoua ses douleurs, ses impatiences, son anxiété dévorante, dont il pouvait sans lâcheté entretenir Valentine, maintenant qu'elles étaient passées. C'était la première fois qu'il écrivait véritablement une lettre d'amour, et Paul trouva dans cette occupation un charme extrême. Il se réjouissait presque d'être parti, ne fût ce que pour ressentir ces impressions de l'absence qui font si bien apprécier les joies du retour quand on est sûr de les éprouver bientôt. Sa lettre terminée, il en écrivit une autre pour sa mère. Cette lettre devait être et fut en effet un souverain baume pour les inquiétudes croissantes de madame de la Fosse, car Paul, un peu désorienté pendant quelques jours dans sa tendresse filiale, se retrouvait enfin tel qu'il avait toujours été : chaleureux, affectueux et expansif. Cette lettre s'adressait aussi à son père. Paul ne s'excusait pas des quelques mots qui lui étaient échappés en partant, mais on voyait qu'il n'en comprenait pas la portée, et que son cœur ne vibrait que sous des sentiments bons et sympathiques.

— Et Frédéric Mallet que j'oubliais ! dit ensuite Paul. Je lui dois un chaud remerciement. Sans lui je serais encore au fond de ma province, à chercher des clients introuvables.

Trois jours s'écoulèrent.

M. du Chatenet toujours imper-

turbable dans la certitude du succès, ne fixait pas encore le moment d'agir. Paul reçut une réponse de la main de madame de la Fosse, avec de grands détails. Elle ne précisait rien, ne questionnait pas, mais parlait beaucoup de Valentine, de M. de la Fosse, de M. du Breuil, et s'abandonnait à ces larges et flottants épanchements de tendresse dont les mères ont le secret aussi bien que les amants. A la fin des quatre pages écrites par sa mère, Paul lut ces quelques mots tracés à la hâte :

“ Monsieur mon futur gendre,
 “ Que diable allez-vous faire à Paris ? Fortune ? Chez nous cela se fait au grand jour, sans mystère. Auriez-vous l'intention de dévaliser la banque de France ? Expliquez-vous clairement, mon bel ami. On dirait vraiment que votre respectable mère, et votre respectable père et mademoiselle ma fille ont peur de vous interroger. Je ne suis pas si poltron, moi, et j'attends une réponse.

“ Tout à vous.

“ DU BREUIL.”

Ces quelques lignes, que madame de la Fosse aurait peut-être voulu raturer, firent sourire Paul et l'amusèrent. Il prit une grande feuille de papier et écrivit :

“ Monsieur et cher futur beau-père,

“ Vous verrez !

Votre tout dévoué et respectueux

“ PAUL DE LA FOSSE.”

Sous l'empire d'un enivrement qui ne connaissait plus ni difficultés ni résistance, Paul jouait avec les faits comme un jongleur avec les boules dorées qu'il a appris à manœuvrer. Un peu de dédain pour les autres se mêlait à cette confiance en soi.

— Vont-ils être étonnés, là-bas,

se disait-il souvent, quand je vais revenir les poches pleines.

Toutefois au milieu des éblouissements d'une réussite prochaine, bien plus dangereux que les éblouissements d'une réussite obtenue, son amour pour Valentine ne fut point attaqué. Il s'augmenta, au contraire, et préserva Paul des sensations illimitées.

— Quand j'aurai gagné, pensa-t-il, une centaine de mille francs, je m'arrêterai.

Il s'efforçait ainsi de légitimer sa convoitise en la subordonnant à Valentine. Paul ne songeait qu'à elle, il se considérait comme lui appartenant, et n'aurait pas permis à une femme, à une ombre, à un rêve de se glisser entre eux. Une fois même, impatienté de ne pas engager la lutte, il demanda à M. du Chatenet s'il n'était pas possible d'aller à Limoges, sauf à accourir bien vite au moment opportun. Le baron l'en dissuada. La compagnie de Paul lui plaisait beaucoup. Comme tous les protecteurs, il aimait à voir son protégé, à jouir par avance de sa reconnaissance, à s'associer à un bonheur que Paul lui devrait.

— Si court qu'il fut, dit M. du Chatenet, ce voyage pourrait vous être préjudiciable. D'un instant à l'autre nous attendons un avis, et, alors, il faudra opérer sans perdre une minute.

Paul resta donc, partageant son temps entre la lecture, le spectacle, la promenade et les visites chez le baron. Un soir, il y vit arriver un personnage poli, sérieux, grave et souriant toutefois sous l'influence d'une joie mystérieuse et profonde. Ce personnage s'enferma pendant un quart d'heure avec le baron et se retira. Quand le baron rentra au salon, une satisfaction mal contenue éclatait en lui. Il embrassait ses filles, prenait les mains de

Paul, il s'asseyait, se levait et semblait rajeuni de dix ans.

—Sortons, dit-il à Paul; j'ai besoin d'air.

M. du Chatenet n'avait pas de voiture. Il prit une victoria dans la rue et conduisit Paul au Bois.

—C'est pour demain, dit-il; demain nous achetons.

Un amant n'aurait pas prononcé avec plus d'expression ce mot, ce doux mot: demain!

Puis il reprit:

—Vous avez vu mon ami? C'est M. Palmer. Il va gagner un million, peut être davantage. Son fils est sous-lieutenant en province; il lui a écrit de donner sa démission. Ses filles sont en pension au couvent des Oiseaux. Il les reprend avec lui. Il en fera des duchesses si cela lui fait plaisir. Et moi... Ah! heureux père, si Isidora n'était pas entichée de son préfet, je lui donnerais un ambassadeur.

Le lendemain matin, à dix heures, Paul se rendit chez le baron. Ils allèrent ensemble chez un agent de change et donnèrent l'ordre d'acheter l'un trois mille actions, l'autre cinq cents. M. du Chatenet avait réalisé toutes ses valeurs. Il déposa trois cents mille francs comme ouverture, et Paul quarante-huit mille.

Ce ne fut pas sans un certain orgueil que Paul ouvrit et lut, le soir même, un billet ainsi conçu:

"M.***, agent de change, à l'honneur de saluer M. de la Fosse et de le prévenir qu'il a, d'après ses ordres, acheté à la bourse de ce jour cinq cents actions du ***, au cours de....."

Ce billet, dont les formules étaient imprimées et les chiffres d'une belle écriture commerciale, transporta Paul comme s'il eût reçu le baptême du feu.

—Enfin! s'écria-t-il: enfin!

Puis avec une certaine angoisse et ayant malgré lui conscience d'un danger, il ajouta:

—C'est maintenant qu'il faut vaincre ou mourir.

XI

Le premier jour, malgré ces achats simultanés, ceux de M. Palmer et d'autres encore, les actions baissèrent de dix francs. Mais ce ne fut qu'une goutte d'eau froide sur l'enthousiasme.

—Il y a tiraillements en sens contraires, dit M. du Chatenet en rassurant Paul. Nous aurions mieux fait, évidemment, d'attendre encore un peu. Mais le document à publier est déjà pressenti, escompté. Palmer sait qu'il existe et que son apparition va entraîner tous les capitaux intelligents. Ainsi, ne vous tourmentez pas. Dormez sur les deux oreilles. Demain la hausse va se manifester pour éclater ensuite à toute volée.

Le jour suivant, il y eut une nouvelle baisse, plus forte que celle de la veille. Paul, pour sa part, perdait déjà quinze mille francs. Une lutte sourde s'engageait. Des millions d'actions étaient jetées sur la place pour écraser les cours. Paul, tout effaré, aborda M. du Chatenet avec un air de reproche.

—Est-ce que cela va continuer longtemps? dit-il. Nous serons ruinés en quelques jours.

Un peu impatienté, M. du Chatenet entraîna Paul et lui fit une longue dissertation à laquelle le jeune homme ne comprit rien. Les théories, du reste, ne valent rien au moment où on se bat. Paul revenait toujours à une alternative: faut-il marcher en avant ou s'arrêter?

—Conservez votre position, répliqua M. du Chatenet. Je réponds de tout.

Le jour suivant, le baron, très-ferme jusqu'alors, commença à se démoraliser. La baisse persistait. Au lieu d'un document constatant des bénéfices considérables, différents journaux dévoués et payés par une main inconnue lancèrent des révélations alarmantes, de nature à ébranler le crédit de cette société anonyme. C'était jus e le contraire de ce que M. du Châtenet et son ami avait espéré.

Un immense trafic avait lieu : le chef souverain de la société anonyme avait fait parler les journaux dans le sens qui lui avait convenu. Pour ajouter à l'effet désastreux de ces articles, il faisait encombrer le marché d'un nombre formidable d'actions afin de les avilir, de les racheter en temps utile au plus bas cours, et de réaliser ainsi des gains énormes. M. Palmer courut chez son chef suprême, avec les journaux, pour le supplier de les démentir, car ils ne disaient pas la vérité, et son chef le savait mieux que personne. Mais il était absent. À la campagne, peut être ? On l'ignorait. Il était parti sans dire où il allait. Cependant, il fallait agir. M. Palmer, ne soupçonnant pas les manœuvres opérées dans la sphère au-dessus de la sienne, envoya partout des protestations qui ne furent pas insérées. Le lendemain, se voyant ruiné, il prit sous sa responsabilité d'aller à la Bourse annoncer le document dont la publication devait être décisive. Mais ces protestations, ces communications ne pouvaient pas revêtir une signature et un caractère officiels. M. Palmer luttait, sans le savoir, contre une influence cachée et beaucoup plus puissante que la sienne. On ne l'écouta pas. On ne le crut pas. L'impulsion était trop forte et trop bien dirigée par une main qui se tenait dans

l'ombre. Pâle comme un spectre, à moitié fou, il se jeta dans les bras du baron et lui dit :

— Je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

Le baron, aussi pâle que lui, aussi désolé que lui, l'emmena.

Ils songeaient tous les deux à liquider, à réunir les épaves de leurs fortunes détruites. Ils se consultèrent à ce sujet. Ils se décidèrent à s'arrêter. Mais, dans la soirée, M. Palmer accourut chez le baron, et lui montra, comme un drapeau sauveur, une lettre qu'il tenait à la main. M. Palmer, pour ne pas périr sans avoir tenté tous les moyens humains de se sauver, avait écrit à son chef au hasard, dans toutes les directions. Son chef lui répondait ces mots, qui n'étaient point compromettants pour lui, mais qui rassurèrent complètement M. Palmer et le baron :

“ J'arrive. Demain la vérité sera connue.”

Rien n'était perdu. Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent. Leur couverture chez l'agent de change était encore suffisante. Ils pouvaient donc continuer l'opération dont le début avait mal tourné, mais dont la fin devait les dédommager de leurs perplexités et les récompenser de leur persistance. Paul arriva sur ces entrefaites et participa à ces espérances, à cette certitude basée sur une déclaration importante et formelle. Cependant, ces deux hommes lui firent peine. Leur voix était sèche, courte. Quand ils parlaient, leur respiration était entrecoupée comme de sanglots. Leurs gestes étaient saccadés, brusques, incohérents. Leurs yeux, presque transparents comme ceux des morts, paraissaient hébétés ; l'existence semblait les abandonner, et ils n'avaient pas cette expression étrange, surnatu-

relle qui annonce que le regard plonge dans une vie nouvelle. Devant cette torpeur, ces angoisses foudroyantes, Paul eut assez de tact et de courage pour ne pas proférer une plainte. Il consola, il reconforta. Les choses, d'ailleurs, n'étaient point désespérées. Un revirement aurait lieu le lendemain.

— Mais songez donc, monsieur, s'écria M. Palmer sans pouvoir retenir ce cri de sa conscience ; c'est la fortune de mes enfants qui est en jeu !

— C'est la dot de mes filles ! dit M. de Chatenet en joignant les mains comme pour implorer le ciel.

— C'est de l'argent qui ne m'appartient pas ! ajouta Paul en frémissant de honte et de douleur à cette pensée.

Ils se regardèrent, puis ils baissèrent les yeux ; car ils se faisaient peur les uns aux autres.

— Un échec n'est pas possible ! reprit M. Palmer avec une grande animation. Je ne suis pas un enfant. J'ai passé l'âge des folies. J'ai agi en pleine connaissance de cause, d'après des chiffres vérifiés, officiels, et non d'après des probabilités. Une fatalité inouïe a dérangé des combinaisons si sages, si rationnelles ; mais demain . . .

— Silence ! interrompit M. du Chatelet en voyant entrer mesdemoiselles Isidora et Céline ; pas un mot de cela devant mes filles.

Il s'efforça de sourire, de mettre un masque d'insouciance sur son visage pour en voiler l'altération. Ne sont-elles pas condamnées d'avance, ces opérations dont on se cache et dont on rougit devant ses enfants ? Les revers de fortune sont presque toujours réparables quand on peut dire à sa famille : Dieu nous frappe, pleurons ensemble. Mais souffrir et ne pou-

voir être consolé, souffrir et garder pour soi le secret de ses malheurs mêlés d'avilissement, c'était là une terrible épreuve, sous laquelle la raison de M. du Chatenet chancela et faillit se briser.

— Nous causions . . . dit-il, en se cramponnant au bord de cet abîme dont il avait comme une perception vague. De quoi causions-nous donc ? De politique, je crois. A quoi bon ? La politique des pères, c'est de rendre leurs enfants heureux. Isidora, Céline, faites-nous un peu de musique. Cela vaudra mieux que de discourir à perte de vue comme nous le faisons avec ces messieurs.

Mesdemoiselles du Chatenet chantèrent. Ce fut un singulier contraste de voir ces deux jeunes filles calmes et rieuses, versant des flots d'harmonie sur ces âmes fermées aux émotions pures. M. Palmer, incapable de rester en place et agacé par cette musique qui concordait si peu avec ses sentiments, s'éclipsa sans dire bonsoir. M. du Chatenet ne remarqua pas cette désertion. Accessible à la voix de ses filles, pénétré peu à peu d'attendrissement, il fondit en larmes.

— Monsieur, monsieur, dit Paul, en s'approchant de lui, contenez-vous. La tranquillité de vos filles en dépend.

— Oui, oui, dit le baron, en se calmant ; la tranquillité de mes filles est sacrée.

Pendant comme M. Palmer, il ne put demeurer longtemps en place. Il s'excusa auprès de ses filles et sortit, en emmenant Paul. A peine dehors, le baron se sépara de lui et marcha au hasard, essayant d'amortir ses pensées par la fatigue physique, satisfait d'être seul afin de mesurer plus à l'aise ces minutes, longues comme des siècles, et qui le coudusaient,

indifférentes et impassibles, à la journée du lendemain, sur laquelle reposaient tant d'espérances.

Mais le jour suivant, la baisse continua. Contrairement à sa lettre, le chef de la société anonyme ne parut pas, ne donna pas de ses nouvelles, ne démentit rien. Il se contenta de faire acheter les actions que la panique dépréciait de plus en plus.

Les mêmes faits se reproduisirent les jours d'après. Ainsi que ses deux conseillers, Paul ne vivait plus. Il tâchait de fermer les yeux et l'esprit pour ne plus savoir où il en était. Il restait des heures entières à la Bourse, immobile, pétrifié. Puis il lisait ou croyait lire les journaux. A peine s'il mangeait. Il ne dormait plus que dans la journée, après ses repas, quelques instants. Quand il rencontrait le baron ou M. Palmer, ils s'évitaient mutuellement. Un matin, Paul reçut une petite lettre de son agent de change qui le prévenait que sa couverture était épuisée et le priait de la renouveler s'il voulait conserver sa position. C'était la balle mortelle dans ce combat à outrance. Paul sentit un flot de sang se porter à son cœur comme pour l'étouffer ou le briser. Paul cependant, ne pouvait en croire ses yeux. Il courut chez l'agent de change.

— Je n'ai plus rien ?

— Non. Vous nous redeviez même.....

— Je n'ai plus rien !

— Continuez vous ?

— Avec quoi ?

Le guichet se referma.

Paul se rendit chez M. du Chânet. Un domestique voulut l'empêcher d'entrer. Paul passa outre, mais, après avoir franchi la porte du salon, il recula frappé de terreur. Le baron était là, devant lui, debout, les yeux fixes, hagards, et murmurant d'une voix enfantine.

— Achetez ! Vendez !

De ses deux filles, l'une pleurait, lui prenait les mains, lui parlait tendrement. L'autre l'ainée, affaissée sur un fauteuil, la tête courbée sur la poitrine, semblait considérer l'avenir d'un œil sombre, morne, sans espoir.

Paul aperçut sur le parquet une lettre de l'agent de change, semblable à celle qu'il avait reçue.

Mademoiselle Isidora leva les yeux.

— Monsieur, dit-elle avec un accent d'autant plus poignant, qu'il signalait le manque de résignation et une indomptable révolte intérieure, nous avons défendu notre porte, nous ne sommes plus du monde, nous ne sommes plus rien, nous n'existons plus, mon père nous a ruinés et il est fou.

— Achetez ! Vendez ! dit le baron.

Paul jeta un grand cri et tomba à genoux.

Mademoiselle Céline vint vers lui. Plus digne de pitié et plus touchante dans un malheur dont elle ne comprenait peut-être pas, autant que sa sœur, l'étendue et toutes les conséquences, mademoiselle Céline releva Paul et le conduisit près du baron.

— Parlez-lui, dit-elle. Mon pauvre père ! Il ne nous reconnaît plus ! Il ne reconnaît plus ses filles ! Il vous reconnaîtra peut-être.

Paul s'avança. Mais l'horreur l'empêcha d'articuler un seul mot. Il se jeta en pleurant dans les bras du baron. Celui-ci repoussa doucement.

— Qui êtes vous ? dit-il avec les mêmes intonations monotones, enfantines et navrantes. Oui... Oui... L'opération est magnifique. Achetez ! Vendez ! Achetez en baisse. Vendez en hausse... C'est bien simple.

Paul sentit ses jambes faiblir.

A la vue, au contact de cette catastrophe il devenait fou, lui aussi. Cependant, malgré la force instinctive qui tentait de l'arracher machinalement à cet affreux spectacle de douleurs auxquelles il ne pouvait remédier, il rassembla sa fermeté et son courage, ne voulant pas abandonner mesdemoiselles du Chatenet dans un pareil moment. Mais il entendit bientôt l'aînée qui grondait le domestique d'avoir manqué à sa consigne en laissant entrer Paul. C'était pour Paul un avis indirect, un ordre. Il se retira donc peu d'instant après. Il erra dans Paris, puis, tout à coup, par un accès de colère vengeresse, il courut vers la Bourse, sans trop savoir ce qu'il ferait. Nouveau Samson, il se sentait pris d'un irrésistible désir de secouer les colonnes du temple, et d'écraser la foule sous les voûtes écroulées. Mais les nouvelles qui retentirent à ses oreilles dès le péristyle, semblèrent paralyser son désespoir en l'augmentant. Toutes les allégations mensongères, publiées par les journaux, venaient d'être officiellement démenties. Le document sur lequel M. Palmer avait compté était proclamé, répandu à flots. Les actions étaient déjà montées de soixante francs et la hausse ne paraissait pas près de s'arrêter. Les renseignements de M. Palmer et de M. du Chatenet étaient parfaitement exacts ; seulement, on avait opéré un peu trop tôt.

— Ah ! dit Paul en se déchirant la poitrine avec les ongles, un jour de plus et nous étions sauvés.

La foule qui le poussait le tira

de ses réflexions. Chacun s'empresait d'aller saluer l'illustre chef de la société anonyme, l'habile homme qui se montrait enfin, souriant avec bienveillance du haut de ses nouveaux millions si bien gagnés par une manœuvre savamment conduite, et marchant radieux dans son triomphe, au milieu des gens accourus pour le contempler et s'inclinant sur son passage. Il y avait bien quelques victimes, mais on n'en parlait qu'à voix basse, car les morts ne sont glorieuses que sous le drapeau de l'honneur.

— Vous savez ? dit une voix, Palmer s'est brûlé la cervelle ce matin.

— Ah ! vraiment ! Il a avancé son échéance. Quelle bêtise !

Paul se sauva. Fatigué, épuisé de corps et d'âme, attristé et épouvanté du sort de ses deux conseillers, il n'eut plus d'autre idée que celle de se réfugier dans sa famille près de Valentine. Il avait dans sa poche une lettre, non décachetée, hélas ! quoiqu'elle fût de sa mère. Il l'ouvrit, la lut, la dévora des yeux sans bien la comprendre, tant il était encore bouleversé. Il solda la balance de son compte avec l'agent de change, la dépense faite à son hôtel, il quitta Paris les mains vides, meurtri, brisé, étonné d'être encore vivant, et s'abandonna, avec une sorte de volupté morne, au sentiment de délivrance que l'on éprouve en s'éloignant d'une ville pestiférée.

H. AUDEVAL.

A continuer.

LES MYSTÈRES DE LA PHOTOGRAPHIE.

Certes, si Bertall avait mis le texte au-dessous du dessin, vous seriez mieux renseignés sur les mystères de la photographie que vous n'allez l'être. Il voit chaque jour ce que je ne fais qu'entrevoir ; il sait ce que je suis contraint de deviner ; il regarde la scène de son observatoire établi dans les coulisses, tandis que je n'ai que ma place au parterre. Mais

Bertall reste muet et ne rend pas d'oracles.

Son crayon parle seul ; sa plume, quoique bien taillée, demeure impitoyablement discrète et silencieuse. On assure qu'au temps de Cicéron, sur lequel, je le dirai en passant, M. Boissier vient de publier un livre plein d'intérêt : *Cicéron et ses Amis*,—livre qui introduit le lecteur dans l'intimité de la vie romaine,—on dit donc qu'au temps de Cicéron deux augures ne pouvaient se regarder sans rire. Soit, mais j'imagine qu'avant de se rire au nez, les augures regardaient préalablement si quelqu'un passait dans la rue. Deux photographes, quand ils se rencontrent, ont sans doute aussi de joyeuses confidences à se faire ; mais, s'ils se les font, il ne les font pas au public : le public reste donc toujours réduit aux conjectures. Il y a bien longtemps qu'on a dit que toute la comédie n'est pas au théâtre ; je serai tenté d'ajouter, après avoir assisté à certaines pièces, qu'elle est partout ailleurs. Pourquoi ne serait-elle pas aussi

dans le salon d'un photographe ? N'est ce pas l'éternel acteur de toutes les comédies, l'homme, qui vient poser dans le laboratoire, avec ses ridicules, ses défauts, ses vanités, ses travers ? Quand je dis l'homme, je ne sépare pas, et pour cause, la plus belle moitié du genre humain de la plus laide. Je ne sais quel photographe célèbre, peut-être Nadar, a dit qu'il aimerait mieux avoir à photographier un régiment de cavalerie, hommes et chevaux, qu'une seule femme un peu sur le retour. Le régiment va à la photographie comme au feu, et, pourvu qu'il soit exécuté, il ne chicane pas sur les détails de l'exécution. Mais une femme sur le retour, juste ciel ! que de précautions ! que de recommandations ! que de...

—Pardon ! je m'aperçois que j'ai suivi trop à la lettre le conseil d'Horace, qui invite l'écrivain à se jeter *in medias res*. Nous voilà déjà dans le salon de l'opérateur, et nous n'avons pas encore frappé à la porte. Il faut commencer par le commencement.

Ariste arrive de sa province depuis deux jours ; il repart le surlendemain, et il voudrait emporter les portraits photographiés de sa femme, dont la taille florissante tourne quelque peu à la citrouille ; de sa fille, qui monte en asperge, enfin son propre portrait. Il se rend avec elles à un établissement photographique en renom. Il est introduit dans un salon doré et meu-

blé avec tout le confortable et tout le bon goût de l'élégance parisienne. Il demande s'il serait possible d'avoir les photographies en question. Le secrétaire de l'établissement, car il y a des secrétaires de photographie comme des secrétaires de rédaction, lui répond que rien n'est plus facile.

—Que faut-il faire pour cela ?

—D'abord, s'il s'agit de trois douzaines de cartes, il faut déposer soixante francs.

La chose est faite, et Ariste, impatient de voir commencer l'opération, demande quel est l'escalier qui conduit au laboratoire.

On l'avertit alors qu'on va lui donner un numéro, car il y a de nombreuses inscriptions, et l'on ne saurait faire de passe-droit ; et, après avoir consulté un registre, le secrétaire de la photographie lui remet gravement les numéros 151, 152, 153. Ariste, furieux, saute en l'air. Il faut qu'il parte le surlendemain, et ces numéros le renvoient au moins à huit jours. Avec la suprême impertinence d'un imperturbable sang-froid, le secrétaire tend la main pour reprendre les numéros, mais il ajoute d'un air dégagé :

—Monsieur est dans l'erreur, nous faisons cinquante photographies par jour, et, dans trois jours au plus tard, monsieur pourra revenir, et sera sûr de passer avec ces dames. Le temps est au beau fixe, et l'opération se fera dans les meilleures conditions ; le beau jour que nous avons sera extrêmement avantageux pour rendre les traits fins et délicats de ces dames.

Mlle. Ariste sourit ; Madame Ariste, à laquelle on n'a pas parlé souvent de ses traits fins et délicats, trouve qu'on est extrêmement poli chez les photographes. Un conseil de famille de quelques secondes est tenu. Le sort en est

jeté, Ariste restera, et dans trois jours la famille reviendra.

Que dirait Ariste, s'il savait qu'un zéro secourable a grossi la liste des ombres qui attendent impatientes, sur les bords du Styx, que la barque du vieux Caron les transporte sur la rive droite où ils trouveront l'Élysée photographique ? Je crains bien d'avoir un peu abusé de la licence de la métaphore, en comparant Mme. Ariste à une ombre, n'importe ! Les photographes, qui sont des gens d'esprit, connaissent le cœur humain : ils savent que la foule appelle la foule, comme l'abîme appelle l'abîme. Casimir Delavigne a dit d'une allée des Tuileries dans *l'École des vieillards* :

Si personne n'y va, c'est qu'on n'y voit personnes.

Rien de plus vrai. J'ai entendu parler d'un grand médecin sous la Restauration, qui, encore inconnu, conquit la vogue à Paris en louant des carrosses de remise qui venaient faire la queue à sa porte. Cela fit causer d'abord dans le quartier ; puis les passants remarquèrent le fait. — "Qu'y a-t-il donc là ? demandèrent-ils. — C'est la consultation du docteur P., — répondit un concierge. Quelques jours après, on dit : "C'est la consultation du célèbre docteur P. —" A la fin du mois, il ne fut plus obligé de convoquer et de payer les carrosses, ils arrivèrent eux-mêmes. Le moyen n'est pas nouveau, mais il est sûr. Quand on veut faire prendre des actions, des billets de loterie, que dit-on ? on dit : "Ce sont les derniers." Si l'on parvient à faire croire qu'il n'y en a plus, tout le monde en demande. On fait des queues factices à la porte des théâtres pour y appeler des queues réelles. Pradon pour attirer la foule à sa *Phèdre* faisait dire dans

le *Mercur*e que quatre porteurs de chaises avaient été étouffés à la sortie, tant la foule était grande.

Sheridan s'est bien un peu moqué des habiletés de cette nature dans son *Master Puff*, M. Scribe dans le *Charlatanisme*. Mais je ne vois pas que cette moquerie ait dégoûté personne de la chose, pas même M. Scribe, de tous les auteurs celui qui s'est le mieux entendu à préparer le succès de ses pièces. Pourquoi donc voudriez-vous que les photographes, plus sévères que leurs contemporains, renouçassent à ce moyen innocent ? Il faut laisser ces exagérations à l'*Alceste* de Molière. On a quinze personnes inscrites pour prendre séance, un O habilement placé sur la droite les porte à cent cinquante. Cela ne fait de mal à personne et cela pose une maison. Ariste dira dans sa province : " Il m'a fallu attendre quatre jours chez ce célèbre photographe pour avoir mon tour, et encore ne l'ai je obtenu qu'à cause de la considération dont je jouis." Ariste, sans s'en douter, devient une réclame vivante, la meilleure des réclames, celles qu'on obtient sans l'avoir payée, mieux que cela, celle qui paye.

Enfin le jour arrive ; à l'heure indiquée, le trio se présente à l'établissement. On l'introduit dans une salle d'attente. Règle générale : dans la plupart des grands établissements photographiques, on fait attendre. L'opérateur ou les opérateurs, il y en a souvent plusieurs, sont toujours occupés ou doivent l'être. On est naturellement disposé à estimer davantage un homme qui n'attend pas et qu'on attend. C'est pour cela que Louis XIV s'écria, un jour où sa voiture arriva devant le perron du grand escalier de Versailles, au moment où il descendait la

dernière marche : " J'ai pensé attendre !" Le photographe est-il toujours occupé au moment où vous arrivez ? Il est mieux de penser qu'il en est ainsi, mais j'ai entendu des esprits méchants et qui se disaient bien informés, assurer que si le *Diablo boiteux* existait de nos jours et s'il enlevait, comme du temps de le Sage, le toit des maisons, on verrait souvent le photographe attendant en fumant un cigare, que ses clients aient assez attendu. Messieurs les photographes peuvent en toute sécurité taxer cette allégation de exomnie. Le " *Diablo boiteux*" est rentré dans sa bouteille, et je n'aperçois pas, dans la nombreuse tribu des romanciers contemporains, un le Sage pour l'en faire sortir.

La première action d'un photographe, quand il est en la présence de ses modèles, est de faire le tour de la personne qui va poser. Il étudie ainsi ou il a l'air d'étudier les divers aspects sous lesquels elle peut être représentée de la manière la plus favorable. Ce n'est pas un tour, c'est presque une promenade qu'a fait l'opérateur en circulant autour de Mme Ariste ; quelque accoutumé qu'il soit aux difficultés de sa profession, un imperceptible frémissement a plissé sa lèvre. Toute femme veut qu'on la voie telle qu'elle se voit elle-même ; or on assure qu'il y a plus d'une femme qui ne se voit pas telle qu'elle est. Mme Ariste est de ce nombre. Elle est sous les armes ; elle a usé du droit que donnent les grandes chaleurs aux femmes de se décolleter ; le photographe trouve même qu'elle en a singulièrement abusé. Ses bras qu'elle croit beaux parce qu'ils sont gros se gonflent sous la pression d'un bracelet trop étroit ; son corsage échancré laisse

sortir deux montagnes sous forme d'épaules ; sa tête fait songer, quand on l'aperçoit sous le diadème excentrique dont elle est décorée, à l'enseigne commune d'un fruitier, lauréat du concours des Halles, et sur la boutique duquel on lisait ces mots : " Au potiron couronné." Le photographe entièrement découragé se demande, non pas quelle sera la réponse des primes, comme on dit à la Bourse, mais quelle sera la réponse du soleil quand on soumettra à ses véridiques rayons cet énorme minois posé sur une cuisse d'oranger. Le soleil, en effet, n'ajoute rien, ne retranche rien au modèle. C'en'est pas un de ces peintres courtisans qui allongent les nez trop courts, raccourcissent les nez trop longs, rapetissent la bouche et agrandissent les yeux. Avec cet inexorable copiste, point d'interpolations, point de suppressions, point d'altérations possibles. Il n'épargne pas une ride à la vieillesse, pas un défaut au teint d'un jeune visage, pas une irrégularité au regard, pas une défectuosité aux traits. Aussi est-il reçu que la photographie enlaidit : elle enlaidit parce qu'elle n'embellit pas. Parmi les taches qu'on a découvertes au soleil, je ne crois pas qu'on puisse compter le défaut de la calomnie.

Le photographe pour se donner le temps de se remettre a entrepris Mlle. Ariste. Mlle. Ariste est un beau brin de fille, mais elle est trop décidée à se donner un port de déesse ou de reine. Elle cherche une pose, au lieu de se contenter de sa pose ordinaire. Elle veut produire de l'effet, étonner, ravir, subjuguier, faire dire à tout le monde : " Qu'elle est belle !" Le photographe en homme habile ne la contrarie pas, ne la brusque pas ; il cherche à la ramener à la nature et à la vérité par des aver-

tissements successifs : passez-moi l'expression : il la manœuvre : " Très-bien ! mademoiselle ; parfaitement bien ! seulement la tête un tantinet plus à gauche, le buste un tantinet moins cambré, la main un tantinet plus bas ! un tantinet plus de laisser-aller dans la taille." Quand de nuance en nuance Mlle. Ariste sera arrivée à une attitude moins royale et plus naturelle, quand elle sera descendue de sa pose de déesse à la pose d'une simple mortelle, le photographe, mettant sa tête pour s'isoler sous le tapis qui couvre l'orifice de l'appareil photographique, regardera l'image reproduite dans l'objectif, puis hasardera en se relevant quelques nouveaux conseils. Alors l'un des ouvriers sortant du cabinet mystérieux mettra dans l'appareil la plaque préparée, et alors jetant un dernier regard sur la jeune fille, le photographe, la main sur le couvercle qui couvre l'orifice, dira de sa voix la plus solennelle : " Ne bougeons plus, je commence." Au bout d'une minute on verra de nouveau sa main s'étendre sur l'orifice pour le couvrir et l'on entendra sa voix annoncer que l'opération est terminée. Puis il retirera rapidement la plaque, et la remettra à l'ouvrier qui l'emportera dans la chambre mystérieuse, où le photographe entrera avec lui pour en sortir bientôt avec cette parole : " Je crois que nous avons complètement réussi." Il craint moins maintenant d'entreprendre la photographie monumentale de Mme. Ariste. Les mères sont toujours mères, et le portrait de la fille qui sera charmant fera tout passer. D'ailleurs le photographe tient en réserve un argument qu'on appelle dans l'atelier " la parade à la vanité blessée des douairières."—Madame, lui dira-t-il avec cet imperturbable

sang-froid qu'on acquiert dans cette profession, j'ai remarqué, dans une pratique déjà longue, qu'il y avait deux choses que le soleil, malgré toute sa puissance, ne pouvait rendre, les yeux bleus et les cheveux blonds."

Mme. Ariste, qui a les cheveux gris et les yeux jaunes, dira à tout le monde, soyez-en sûrs : "Voilà la photographie de ma fille, elle est ravissante. Quaud à la mienne,

elle est manquée, mais ce n'est pas la faute du photographe, qui est un homme charmant. Il me l'a dit lui-même, c'est la faute du soleil. Que voulez vous ? j'ai les yeux bleus et les cheveux blonds."

Le soleil ne flatte pas, je le répète ; mais si les photographes se servent du soleil, ils ne se croient pas obligés de l'imiter.

—Sem : des Familles.

DERNIERS VOLUMES

DES ŒUVRES DE M. DE TOCQUEVILLE.

On se rappelle les deux volumes de lettres de M. de Tocqueville publiés en 1860, et qui formaient les tomes V et VI de ses *Œuvres complètes*. Voici trois nouveaux volumes, parmi lesquels nous trouvons une *Nouvelle correspondance entièrement inédite*. La plupart de ces lettres sont adressées à des correspondants étrangers à la première publication. Nous citerons les lettres au comte et à la comtesse de Tocqueville, écrites des États-Unis, et retrouvées récemment ; les lettres à Hubert de Tocqueville, neveu et fils adoptif de M. de Tocqueville, si remarquables par les conseils éclairés et les sollicitudes paternelles qui s'y montrent à chaque ligne ; les lettres à Mesdames de Grancey, de Leusse, de Pizieux, où le ton de la correspondance devient enjoué, délicat, plein de finesse et d'esprit ; enfin, la correspondance entre Royer-Collard et M. de Tocqueville, au début de la

carrière politique de l'auteur de la *Démocratie aux États-Unis*. Une seule des lettres de ce recueil est adressée à Mme de Tocqueville, née Marie Motley, la digne compagne de l'homme de cœur, de caractère et de talent dont on déplore toujours la perte prématurée. Mme de Tocqueville avait autorisé la publication de cette lettre, écrite d'Angleterre en 1833. Emportée elle aussi avant l'âge, elle a confié le soin au pieux et intelligent éditeur des œuvres de Tocqueville, à son ami, au compagnon de toute sa vie, M. Gustave de Beaumont, de publier la plus grande partie des lettres qu'elle a reçues de son mari pendant une période de trente années. "Elle n'a pas voulu, dit M. de Beaumont, que cette foule de pensées élevées et de sentiments généreux dont cette correspondance intime abonde, que tous ces trésors d'intelligence et de passion fussent perdus pour le public."

Nous aurons donc un jour ou l'autre ces nouveaux joyaux, les plus riches et les plus purs de ce précieux écriin.

Je vaudrais donner ici une idée des jouissances que le lecteur trouvera dans cette correspondance ; mais le moyen, dans un compte rendu rapide, de donner des fragments assez étendus ? Comment faire admirer cette délicatesse de sentiment avec laquelle le voyageur se plaint que le souvenir de la patrie et de la famille détruit une partie des plaisirs du voyage, et écrit à son père : " Ce n'est vivre qu'à moitié que de vivre ainsi loin de tous ceux qu'on aime." Comment faire entendre ce cri d'un cœur ému qui s'échappe à plusieurs reprises pour exprimer " la douceur du bonheur domestique et de l'intimité avec une femme qui sait vous comprendre, vous aider, et au besoin vous soutenir dans les difficultés de la vie ?" Comment signaler tant de passages piquants ou charmants : sur le rôle subalterne que M. de Tocqueville jouait en France deux mois auparavant et la situation comparativement élevée dans laquelle il se trouve en Amérique, " le tout à cause d'un petit bout de mer ;" sur la vie des femmes mariées en Amérique, passant leur temps " à admirer leur mari ;" sur la vieille France au Canada ; sur ces jeunes gens " si indifférents, si froids, si honnêtement ennuyeux ou si tristement vicieux, petits octogénaires avec un masque juvénile ?" Il faudrait reproduire le portrait du " cher oncle de Rosambo, le dernier d'une génération qui valait mieux que la nôtre, grande âme ornée de toutes sortes d'aimables et charmantes qualités." Il faudrait citer cette lettre où M. de Tocqueville épanche son cœur navré par la mort de son vieux précepteur, " un saint et

un saint aimable, ce qui ne se rencontre pas toujours," comme il le disait plus tard. Ceux qui ont connu les douceurs et qui ont ressenti la perte de ces affections de toute une vie, ne liront pas sans émotion ces pages admirables, et répéteront avec M. de Tocqueville : " Non, on ne s'habitue point à l'idée de voir disparaître tout à coup le soutien de son enfance, l'ami, et quel ami ! de toute sa vie (p. 59)." Comme contraste, il faudrait montrer la gaieté, la grâce, l'esprit pétillant de M. de Tocqueville éclatant dans une lettre à Mme de Grancey, l'une des plus charmantes du recueil : " Comment ne pas se rappeler avec plaisir les amis de sa jeunesse ! On les aime pour eux et pour le charmant souvenir de la jeunesse elle-même qu'ils rappellent... Paris, la ville où se rencontrent le plus de gens d'une courtoisie spirituel et aimable, mais il faut les pêcher au milieu d'un océan de sots... En général, il n'y a rien qui ait meilleur appétit que les beaux esprits... La vie s'avance : il est bien dommage qu'on ne sache véritablement le parti qu'on en peut tirer que quand on devient vieux (pp. 424-26)."

Que de lettres il y aurait encore à signaler ou à citer ! Je ne reproduirai que deux passages, l'un où M. de Tocqueville fait preuve, dès 1831, de ces sentiments religieux que le doute, cette maladie intellectuelle de notre temps, devait laisser trop longtemps assoupis au fond de sa belle intelligence, mais qui devaient se réveiller un jour et adoucir les derniers moments de sa vie : M. de Tocqueville venait d'entendre la grand'messe à New-York, et il écrit à sa mère : " Je ne puis vous dire quelle singulière impression on éprouve en retrouvant si loin de chez soi toutes les cérémonies religieuses

dont on a été le témoin depuis son enfance." L'autre passage que je citerai montre combien M. de Tocqueville, libéral, hostile aux doctrines monarchiques, savait, à la veille de l'affaire des flétris, s'élever au-dessus des passions et des préjugés du temps. Douze ans après la chute de la branche aînée, il jugeait la Restauration en ces termes : "L'idée simple qui restera de vous, écrivait-il à Royer-Collard, est celle de l'homme qui a le plus sincèrement et le plus énergiquement voulu rapprocher l'un de l'autre et retenir ensemble le principe de la liberté moderne et celui de l'hérédité antique. La Restauration n'est autre chose que l'histoire de cette entreprise ; vous êtes bien heureux d'avoir vécu dans un temps où il fût possible de se proposer un but et surtout un but haut placé.

La place que j'ai donnée à la *Nouvelle correspondance* m'impose le devoir de ne m'arrêter que brièvement sur les deux autres volumes des œuvres de M. de Tocqueville. Le tome VIII nous offre d'abord un morceau publié, en 1836, dans le *London and Westminster Review*, et où l'on reconnaît plusieurs des vues que l'auteur devait développer plus tard dans son livre *L'Ancien régime et la révolution*. Nous retrouvons là encore l'esprit droit, éclairé, sincère, qui cherche la vérité et qui a le courage de la dire. M. Jules de Lasteyrie, dans l'introduction de son *Histoire de la liberté politique en France*, qu'on regrette de ne pas lui voir continuer, écrivait en 1860 : "J'ai cru qu'il serait utile de rappeler l'existence de la liberté dans les temps réputés sans liberté, et j'ai écrit ce livre fute d'avoir pu le lire." M. de Tocqueville, dans son article intitulé : *État social et politique de la France avant*

et après 1789, disait dès 1836 : "C'est une grande erreur qu'on a souvent commise de croire qu'en France l'esprit de liberté soit né avec la révolution de 1789 ; il avait été de tout temps l'un des caractères distinctifs de la nation, mais cet esprit s'y était montré par intervalle et pour ainsi dire par intermittences." Voici en quels termes pleins de justice l'auteur trace la physionomie de la France à la fin du XVIII^e siècle : "Une nation qui renferme comparativement moins de pauvres et moins de riches, moins de puissants et moins de faibles qu'aucune nation alors existante dans le monde ; un peuple chez lequel, en dépit de l'état politique, la théorie de l'égalité s'est emparée des esprits, le goût de l'égalité des cœurs ; un pays déjà mieux lié dans toutes ses parties qu'aucun autre, soumis à un pouvoir plus central, plus habile et plus fort, où cependant l'esprit de liberté, toujours vivace, a pris un caractère plus général, plus systématique, plus démocratique et plus inquiet." — "Tout ce que la révolution a fait, ajoute un peu plus loin M. de Tocqueville, se fût fait, je n'en doute pas, sans elle ; elle n'a été qu'un procédé rapide et violent à l'aide duquel on a adapté l'état politique à l'état social, les faits aux idées, et les lois aux mœurs."

Après l'article que nous venons d'indiquer et dont la première partie seule a été composée—nous n'avons pas le travail sur la France après 89, qui devait se fondre dans le grand ouvrage sur la *Révolution*, —viennent des chapitres inédits formant la suite du livre de M. de Tocqueville. On voit par sa correspondance qu'il écrivit ces chapitres à la fin de 1857. Il ne faut pas les prendre pour le dernier mot de l'auteur : "Je ne sais quand

cette partie que je dis *finie* parce que tous les morceaux qui la composent sont à leur place, sera en état d'être montrée." C'est en ces termes que M. de Tocqueville écrivait, le 12 janvier 1858, à M. Freslon. Tels qu'ils sont, ces chapitres n'en sont pas moins pleins d'intérêt et très-instructifs. On en jugera par les titres suivants : "Agitations violentes et incertaines de l'esprit humain au moment où la révolution éclata. — Comment le parlement, à l'aide des précédents, renversa la monarchie. — Comment les parlements, au moment où ils se croyaient les maîtres de l'État, découvrirent tout à coup qu'il n'étaient plus rien. — Comment la rédaction des cahiers acheva de faire pénétrer l'idée d'une révolution radicale jusqu'au plus profond de l'esprit du peuple."

Cette ébauche du livre qui devait faire la suite de l'*Ancien régime et la révolution* ne nous conduit qu'à la réunion des États généraux. On n'a plus pour le reste que des notes détachées, de rapides résumés, des développements dans lesquels l'auteur devait entrer, et de ses appréciations sur la constituante, la période révolutionnaire jusqu'au 18 brumaire, le consulat et l'empire. La fin du volume est remplie par les notes des voyages que fit M. de Tocqueville aux États-Unis, en Angleterre, en Irlande, en Suisse et en Algérie. Ce n'est pas la partie la moins attrayante de ces *Mélanges*. On y retrouve le charme, le laisser-aller, les descriptions animées des lettres, au milieu d'observations politiques ou économiques d'un haut intérêt. Nous signalerons en particulier le fragment malheureusement incomplet intitulé : *Un curé catholique et un ministre protestant en Irlande* (pp. 406-426). C'est un morceau achevé et qui rappelle les meilleures pages

de Walter Scott. Il faut renvoyer à bien d'autres passages qui peuvent être indiqués, mais non reproduits ici. M. de Tocqueville s'exprime plus d'une fois dans les *Lettres* comme dans les *Mélanges* avec une grande liberté et une rare énergie sur des sujets qui ne sont pas du domaine de la *Revue*. Je ne citerai donc pas deux lettres à M. de Beaumont et à l'évêque de*** (pp. 489 et 491). En revanche, voici deux passages qui donnent un aperçu des jugements du publiciste : "Hâtons-nous de parler des fières vertus de nos pères, dit-il dans un des chapitres inédits de son livre ; car nos contemporains, qui déjà sont incapables de les imiter, seront bientôt incapables de les comprendre." Et dans une lettre à Mme de Grancey, il trace le portrait de la mère de celle-ci, de "cet esprit fort et brillant, propre à une génération qui avait appris à penser et à sentir par elle-même au lieu de respirer dans je ne sais quel lieu commun et fade, comme celle d'aujourd'hui."

Le tome IX et dernier des *Œuvres de M. de Tocqueville* n'a pas, comme les deux précédents, le mérite de l'inédit ; mais si les *Études économiques, politiques et littéraires* qu'il renferme ont été lues déjà et appréciées, il n'est pas moins intéressant de les trouver groupées ici et de connaître cet éminent esprit sous toutes ses faces. La littérature est représentée par le discours de réception à l'Académie française, un discours sur les prix de vertu et plusieurs discours prononcés aux séances publiques de l'Institut ; l'histoire par des rapports à l'Académie des sciences morales et politiques et une très-remarquable notice sur Cherbourg, extraite de l'*Histoire des villes de France*, publiée en 1846 sous la direction de M. Aristide

Guibert; l'économie politique par un rapport sur le *cours du Droit administratif* de M. Macarel, par des travaux sur les colonies pénales, sur l'émancipation des esclaves, par deux rapports faits en 1840-43 et 1847 à la Chambre des députés sur deux questions d'une haute importance et qui ont gardé toute leur actualité: la réforme des prisons et l'administration de l'Algérie. Ce sont, on peut le dire, de véritables traités sur ces matières. La politique enfin est représentée dans ce volume si bien rempli par les discours prononcés par M. de Tocqueville dans les assemblées parlementaires depuis 1842 jusqu'en 1849, et par le rapport fait à l'Assemblée législative sur la révision de la Constitution. Nous regret-

tons que d'autres discours, tels que ceux sur la loi de régence et les fortifications de Paris sous le gouvernement de Juillet, et celui sur la nomination du Président de la république, prononcé à l'Assemblée constituante, ne se trouvent pas reproduits ici. Ne nous plaignons pas cependant et remercions le fidèle et pieux éditeur de nous avoir donné les *Œuvres complètes* de son éminent et si regrettable ami.— Ce neuvième volume se termine par la réponse de M. Molé, à M. de Tocqueville et les discours de P. Lacordaire et de M. Guizot à l'Académie.

G. DE BEAUCOURT.

—*Revue Bibliographique et Littéraire.*

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET LES MŒURS LITTÉRAIRES.

RÉCEPTION DE M. C. DOUCET.

A travers toutes nos vicissitudes politiques, malgré la perpétuelle transformation des mœurs et des goûts, l'*Académie éminente*, comme on l'appelait à ses débuts, a gardé le privilège des réunions d'élite; puisse-t-elle le conserver toujours et ne pas compromettre la faveur attachée à ses souvenirs! On la respecte et on l'aime, cette noble compagnie, alors même qu'elle ne répond pas toujours à l'idéal qu'on s'en fait. N'est-elle pas

un témoin des âges disparus? Quels d'échos sous cette coupole? Que de traditions parmi ces maîtres? On peut citer, par exemple, tel de ses doyens qui a conversé dans sa jeunesse avec le vénérable Suard, mort en 1817 à l'âge de quatre-vingt-trois ans; or M. Suard avait connu Fontenelle, et par Fontenelle on touchait à Racine à Boileau, à La Fontaine, à Corneille. Tandis qu'ailleurs les souvenirs se dispersent, ils ont ici un lieu et un

foyer. Il est vrai que tous ces souvenirs n'ont pas la même valeur, de même que tous les discours de réception ne sauraient avoir le même attrait. Bien plus, en relisant les listes académiques des deux derniers siècles, et peut-être aussi celles d'une période récente, vraies listes funéraires où figurent tant d'immortels à jamais oubliés, on serait un peu surpris de voir la vieille institution de Richelieu toujours si entourée d'hommages. si on ne se rappelait les illustres noms que j'évoquais tout à l'heure. Il ne fallait pas, au dire de l'Écriture, toute une phalange de justes pour sauver une ville. L'Académie compte un peu la-dessus quand elle fait tel choix que lui reprochera l'opinion. Il y a là pour ses défenseurs (et nous sommes volontiers de ce nombre en toute indépendance) une série d'arguments très commodes dont il est facile d'imaginer la conclusion.—L'inconvénient des choix trop peu littéraires et des discours insipides n'a pas empêché l'Académie de rester en possession de la faveur publique ; protégée pendant deux siècles par quelques-uns des plus grands noms de la France, elle peut braver les épigrammes.—Je ne sais si un tel argument n'est pas bien irrespectueux pour l'Académie ; l'ironie et la vérité y tiennent une place égale. Pour moi, avant de contredire ceux qui défendent l'Académie sur ce ton, je voudrais ajouter à leur défense quelque chose de plus spécieux encore. Soutenir que la docte compagnie n'est pas obligée de faire toujours des choix littéraires, parce qu'il lui suffit de rassembler dans un siècle les noms les plus illustres et de composer avec le reste de ses élus un salon estimable, c'est une réflexion qui peut s'appliquer aux deux derniers siècles, mais qui ne

conviendrait pas à notre époque. Depuis que la génération de 1825 est entrée à l'Académie, il y a eu toute une série d'élections que le suffrage public a ratifiées, toute une série de séances qui ont été de véritables fêtes pour l'esprit. Est-il nécessaire de répéter ici des noms que tous connaissent et honorent, des noms qui rappellent à tout lecteur sérieux de grandes œuvres ou des œuvres charmantes ? Ni la poésie lyrique, ni la philosophie, ni l'histoire, ni l'éloquence, ni la haute critique n'ont à se plaindre assurément de la façon dont elles sont représentées à l'Institut, et la collection des discours prononcés depuis trente ans aux jours de séance solennelle ne présente pas à beaucoup près autant de disparates que celle des siècles passés. Est-ce une raison pour la compagnie de croire qu'elle a satisfait à ses devoirs ? Lui suffit-il que ses défenseurs répètent avec un demi-sourire : Quelques noms illustres sauvent tout, le reste importe peu ? Enfin le moment est-il bien choisi pour faire prévaloir dans le choix des élus des préoccupations qui n'ont rien de littéraire ?

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps de certains périls qui pouvaient menacer l'Académie française ; l'Académie française n'a d'autres périls à redouter que ceux qu'elle se créerait à elle-même. Pellisson disait il y a deux cents ans : « La fortune de l'Académie suivra vraisemblablement celle de l'état, et sera bonne ou mauvaise selon les rois et les ministres qu'il plaira à Dieu de nous donner. » Ni souverains ni ministres, à prendre ces mots dans le sens propre, ne peuvent grande chose désormais pour la bonne ou la mauvaise fortune de l'Académie ; mais il y a une autre puis-

sance dont il faut craindre les arrêts, c'est l'opinion. Or ce qui pourrait arriver de plus fâcheux à l'illustre compagnie, ce serait qu'elle laissât trop longtemps en dehors d'elle des talens élevés, sérieux, originaux, des hommes qui depuis longtemps devraient lui appartenir. Où sont-ils ? dira-t-on. Et pourquoi ne viennent-ils pas briguer les suffrages ? C'est précisément là qu'est le mal de la situation. Il est triste de voir les plus dignes se tenir obstinément à l'écart, tandis que de surprenantes ambitions se révèlent, préparées et combinées de longue main, chez ceux à qui conviendrait la modestie. L'écrivain que je citais tout à l'heure, le premier historien de l'Académie, avait pressenti dès 1853 cette cause de déchéance pour le noble corps, et ce pressentiment, né d'une sollicitude sincère atteste en même temps la sagacité la plus rare. Que de conséquences funestes ne prévoyait-il pas, si l'Académie songeait plus à ses prérogatives qu'à l'intérêt des lettres, si, par une coutume non inscrite dans sa loi fondamentale, contraire même aux articles additionnels de cette loi, elle imposait le système des candidatures officiellement déclarées ! Ces conséquences, ils les signalait avec une netteté singulière. "Ceux qui seront les moins capables de cet emploi, dit-il, seront peut-être les plus ardents à le rechercher... Plusieurs autres, au contraire, que l'Académie devrait souhaiter pour ses membres, se tiendront à l'écart ou par quelque pudeur naturelle, ou par cette fierté honnête qui accompagne d'ordinaire la vertu et le mérite. On aura beau nous dire qu'ils n'en sont point parce qu'ils ne s'en mettent point en peine, la postérité ne recevra point cette excuse, et si elle voit paraître sur ce

théâtre de petits ou de médiocres acteurs, pendant que d'autres qui étaient capables des premiers rôles seront demeurés cachés derrière, elle blâmera sans doute le jugement qui aura fait un si mauvais choix." Ce dernier mot serait dur, si on l'appliquait à tel personnage fort estimable dont un autre système d'élection académique aurait modéré l'ambition. C'est le système, qui est mauvais, non pas le choix. Lorsque ce système, comme on l'a vu plus d'une fois, ne laisse entrer en lice que d'honnêtes écrivains entre lesquels l'opinion publique serait volontiers indifférente, le choix est toujours excellent. Il y a tout lieu de croire en effet que l'heureux élu aura su faire apprécier de ses juges des mérites de caractère, des avantages de position, sans lesquels son bagage littéraire aurait semblé un peu mince. Il est probable qu'il n'aura négligé aucune des tactiques mondaines, que le siège de la place aura été une œuvre d'art, que cette œuvre en action aura révélé des qualités d'esprit moins visibles dans ses œuvres écrites, qu'il aura obtenu enfin un prix de bonne tenue et de persévérance.

On ne voudrait rien dire de désobligeant pour l'honorable auteur de comédies qui vient de prendre séance à l'Académie française à la place de M. Alfred de Vigny ; comment dissimuler toutefois qu'il a remporté un de ces prix-là ? Chacun vante la modestie de M. Camille Doucet, et il suffit de lire son discours de réception pour voir avec quelle timidité il s'est tenu à l'ombre du poète dont il faisait l'éloge ; avouez pourtant que cette modestie est d'une espèce particulière, puisqu'elle n'a pas empêché l'auteur du *Fruit défendu* de poursuivre avec tant de ténacité la plus haute récompense de l'homme

de lettres. Un des inconvénients du système académique critiqué il y a deux siècles par l'historien de l'Académie, c'est de fausser le sens des mots en conduisant les hommes à des situations fausses : voilà le plus honnête, le plus modeste des écrivains dramatiques de nos jours amené à prendre un rôle fort peu modeste, et on continue par habitude à vanter sa réserve quand il fallait surtout signaler chez lui le mérite de la persévérance.

Le discours de M. Camille Doucet n'ajoutera rien, il n'enlèvera rien non plus à sa réputation de littérateur décent, d'esprit méthodique, d'écrivain timide et irrésolu. On pouvait craindre que l'idéale figure du poète de *Stello* ne souffrit un peu entre ses mains ; l'épreuve a dissipé heureusement une bonne partie de ces craintes. Il est vrai que l'honorable académicien, suivant le programme terre à terre de la biographie, glanant ça et là des anecdotes, puisant dans la correspondance du poète, essayant enfin de rajeunir son sujet par le menu, a évité les occasions de s'élever comme il l'aurait fallu pour peindre en critique inspiré un talent original ; mais du moins, avec cette modestie dont on a parlé si fort et que nous louerons cette fois sans réserve, il a jeté un appel à M. Jules Sandeau en évoquant l'image de ce Rubens qui venait, de son pinceau de feu et de sa palette d'or transfigurer les esquisses de Jordaens. Mis en veine par ces vives paroles de la fin, M. Jules Sandeau a recommencé en critique, en artiste, en poète, le portrait d'Alfred de Vigny. Comme la main courait sur la toile ! Comme la figure y apparaissait bientôt, fine, exquise, singulière ! Tout à l'heure on s'apercevait trop que le récipiendaire, avec sa bienveillance

un peu banale, faisait effort pour apprécier un mouvement d'idées poétiques dont il avait toujours vécu éloigné ; sur les lèvres de M. Sandeau éclataient la sympathie intelligente et l'admiration cordiale. Aussi nulle fadeur, rien ou presque rien de convenu ; les travers mêmes, les lignes moins heureuses de la noble figure étaient indiqués finement, légèrement, d'un mot jeté avec prestesse et retiré aussitôt. " Vous exprimiez le regret de n'avoir point vécu dans la familiarité de M. de Vigny. Consolez-vous, personne n'a vécu dans la familiarité de M. de Vigny, pas même lui." Et le public de rire, ce public toujours si prompt à saisir l'épigramme au vol ; mais déjà l'orateur avait repris le trait inoffensif, et, satisfait d'avoir signalé en souriant l'espèce de solennité particulière au chantre d'*Eloa*, il s'inclinait aux applaudissements de tous devant ce respect de soi-même, " si peu contagieux d'ailleurs qu'on est dispensé d'en médire." Si M. Jules Sandeau, dans cette partie de son discours, avait accusé quelques autres travers de cette physionomie rare avec le même mélange de délicatesse et de vérité, s'il avait évité certains éloges discutables, pour ne rien dire de plus, qui ont le tort de provoquer la contradiction, il eût laissé du poète des *Destinées* une image accomplie, vrai modèle et vraie leçon pour ces rimeurs obscurs qui ne songent qu'à parader devant le public en essayant d'acaparer des souvenirs devenus le patrimoine de tous.

Brillant, ému, lorsqu'il peignait Alfred de Vigny, M. Jules Sandeau a fait tour à tour œuvre de poète comique et œuvre d'académicien quand il a complimenté M. Camille Doucet. Avec quelle malice aimable il a rappelé à un public

oublieux les titres et les sujets de ces comédies qui ont valu à M. Doucet les honneurs du fauteuil ! Elles sont graves et décentes, ces comédies ; elles sourient quelquefois ; savent-elles rires, savent-elles provoquer cette chose si salutaire et si rare, la gaieté franche, sonore, qui éclate et se communique ? Je doute qu'on ait jamais entendu pétiller aux comédies de M. Camille Doucet ce rire qui courait l'autre jour sur les bancs de l'Institut, quand M. Sandeau commentait à sa façon le théâtre du récipiendaire. La gravité imperturbable de l'orateur ajoutait par le contraste à l'effet de ces saillies, les unes si fines, les autres si plaisantes. Était-ce éloge ou ironie ? Tous les deux à la fois, un éloge simple et habilement mesuré, une ironie sans fiel et intelligible seulement aux délicats. On trouvait d'abord un peu singulière l'évocation de ce beau portrait de Regnard que les amis d'Alfred de Vigny ont admiré dans son salon ; on s'étonnait surtout de voir M. Camille Doucet classé parmi les petits fils de l'auteur du *Joueur* et du *Légataire universel* ; l'artifice charmant de l'orateur se dévoila bientôt. Ce n'était pas seulement une occasion de lui dire que son grand-père, en lui donnant sa voix pour l'Académie, aurait trouvé ce petit-fils bien rangé et l'eût soupçonné vaguement d'avoir mis de l'eau dans le vin de ses caves ; c'était surtout un moyen de faire planer au-dessus de ce théâtre languissant le génie même de la verve et du rire. A la façon vive et rapide dont M. Sandeau résumait les œuvres complètes de M. Doucet, on croyait entendre, même au milieu des éloges, la voix du grand-père, la voix de l'ancienne comédie répétant sans cesse : Allons !

dégourdis-toi ! qu'on s'évertue !

C'est en cela que M. Jules Sandeau nous a rappelé sa veine de poète comique ; l'académicien a eu son tour, et vraiment un académicien consommé. On aurait dit que l'auteur de tant de poétiques récits et de comédies aimables avait fait la gageure d'égaliser les maîtres du genre académique. Je ne crois pas en effet qu'on puisse mieux réussir dans l'art de distribuer les compliments et d'associer les contraires. Réunir les noms de nos premiers poètes dans une séance consacrée à l'un d'entre eux, certes rien de plus naturel : c'était chose douce et facile que de glorifier les héroïques journées de Lamartine ; il y avait plaisir à citer des vers charmans de M. Sainte-Beuve, de l'ancien Sainte-Beuve que tant de lecteurs ignorent ; il était piquant de faire entendre, à l'abri de ces mêmes vers écrits il y a plus de trente années, que Victor Hugo, *fier partisan*, maintenait encore sa bannière poétique. Après de tels noms, passer à M. Ponsard et affirmer que le souffle de Corneille revit dans l'auteur du *Lion amoureux*, c'était une entreprise moins aisée. M. Sandeau l'a fait généreusement, académiquement, et des bravos affectueux lui ont répondu. Ce sont là des manifestations touchantes, pourvu qu'on n'exagère rien par une sensiblerie hors de propos et qu'on respecte, comme on le doit, la liberté de la critique loyale. M. Jules Sandeau a dit à M. Doucet : " Je vous ai en trop grande estime pour ne pas vous louer simplement." Est-ce donc que l'auteur du *Lion amoureux* n'a pas droit à un sentiment pareil ?

En somme, la séance n'a pas été mauvaise pour l'Académie. On croyait qu'une journée prochaine où seront entendues deux

voix bien différentes, un grand esprit et un esprit charmant, on croyait, dis-je, que cette seconde journée, impatientement attendue, étoufferait d'avance l'intérêt de la première. Il n'en a rien été. Toute comparaison mise à part, la solennité dont le poète d'*Eloa*, de *Chatterton*, de *Stello*, a eu les honneurs, garde sa place et son rang parmi les fêtes du même genre. La poésie, un peu inquiète d'abord, doit un double remerciement à M. Jules Sandeau. Ce qui a plu surtout

dans son discours, ce qui a enlevé tous les suffrages, c'est précisément ce qui est le plus dégagé de l'esprit académique, je veux dire la vive peinture de M. Alfred de Vigny, quand la vérité s'y fait jour, et l'examen si leste des comédies de M. Doucet, quand la critique s'y laisse deviner sous les éloges convenus.

F. DE LAGENEVINS.

—Revue des Deux Mondes.

ARCHEOLOGIE BIBLIQUE.

VOYAGE EN TERRE SAINTE

PAR M. DE SAULCY,

Membre de l'Institut, académie des inscriptions et belles-lettres.

Nous extrayons du voyage de M. de Saulcy en Terre Sainte entr'autres ce passage où il fait mention d'une découverte des plus importantes, celle du *mont Nebo*, celui sur lequel mourut Moïse après que Dieu lui eut montré de loin la terre promise, dans laquelle il ne devait pas entrer. Mais laissons M. de Saulcy raconter lui-même cette belle découverte :

« Il y a justement une heure que nous sommes à cheval lorsque, demandant à Abou'l-Aïd le nom de la montagne en face de laquelle nous sommes arrivés. je suis saisi de la réponse qui m'est faite :— *Djebel-Nebâ*,—tel est le nom que

ce brave garçon et tous les autres Adouân me répètent à Penvi. *Djebel-Nebâ* ! mais c'est la plus belle comme la plus inespérée des découvertes ! Depuis des siècles on cherche à retrouver le *mont Nebo*, ce mont illustre entre tous, du haut duquel Moïse, avant de mourir, a pu contempler la terre promise, ce mont sacré dont le sommet a été témoin de la mort du grand législateur. De guerre lasse, et ne trouvant pas de *mont Nebo*, on avait tenté d'identifier la sainte montagne avec le *Djebel-Atarous* ; moi, comme tous mes devanciers, j'avais accepté et contribué à propager cette erreur,

et voilà qu'un Bédouin, sans se douter du plaisir immense qu'il me fait, me jette à l'oreille ce nom tant cherché : — *Djebel Nebâ*. — Une fois de plus je reste convaincu que pas un nom ne change en ce pays, et qu'il est indispensable pour le voyageur de pouvoir causer avec ses guides, s'il veut se donner la chance d'opérer des découvertes géographiques importantes, comme celles que je viens de faire à l'improviste. Aussi, redisons-le, lorsqu'arrivé après une heure de marche au bout de la plaine d'Hebân, sur la route du Zerka-Mayn, on entre dans le pays montueux, comme nous venons de le faire, on se trouve cheminer près du sommet d'une montagne qui est le *Djebel-Nebâ*. Ce coin de terre mérite bien un moment d'attention. Ouvrons donc le *Deutéronome* et lisons (XXXII) :

“ 48. L'Éternel parla à Moïse en ce même jour, savoir : 49. Monte sur la montagne des Abarim (ce mot Abarim, précédé de l'article, nous montre que cette désignation signifie littéralement *montagne des Passages*), la *montagne du Nebo*, qui est au pays de Moab, en face de Jéricho, et regarde le pays de Kenâan, que je donne aux enfants d'Israël pour possession. 50. Et meurs sur la montagne où tu montes ; sois recueilli avec tes peuples, comme est mort Aaron, ton frère, sur le mont Hor, et comme il a été recueilli avec ses peuples : 51. Parce que vous avez été rebelles contre moi au milieu des enfants d'Israël, près des eaux de dispute de Kadech, au désert de Sin, que vous ne m'avez pas sanctifié au milieu des enfants d'Israël. 52. Car de loin tu verras le pays, et tu n'y arriveras pas, au pays que je donne aux enfants d'Israël.

Dans le livre des *Nombres*, au chapitre XXVII, 12, nous lisons :

“ L'Éternel dit à Moïse : Monte sur cette montagne des Abarim (même orthographe), et regarde le pays que je donne aux enfants d'Israël.” Il paraît bien clair que le nom spécial de la sainte montagne était *Mont Nebo*, et que c'était un sommet faisant partie d'un groupe appelé en général *Hor-Heâbarim, montagne des Passages*.

“ Poursuivons maintenant le récit de la mort de Moïse (*Deutéronome*, XXXIV) :

“ 1. Moïse monta des plaines de Moab à la montagne de *Nebo*, sommet du Fisgah, qui est en face de Jéricho : L'Éternel lui fit voir tout le pays, de Galâd jusqu'à Dan.—2. Et tout Nephthali, et tout le pays d'Éphraïm et de Manassé, et tout le pays de Juda, jusqu'à la mer ultérieure.—3. Et le midi, et la campagne de la vallée de Jéricho, ville des Palmiers, jusqu'à Zoar.—4. L'Éternel lui dit : Voici le pays que j'ai confirmé par serment à Abraham, à Isaac et à Jacob, savoir : à ta postérité je le donnerai. Je te l'ai fait voir pour tes yeux, mais tu n'y passeras pas.—5. Moïse, serviteur de Dieu, mourut là, au pays de Moad, selon la parole de l'Éternel.—6. Il l'enterra...

“ (Qui, *il ?* Les commentateurs sont bien embarrassés, et je ne le suis pas moins qu'eux. Il semble pourtant qu'il ne puisse être question là que de Jéhova ; au reste, ce dernier chapitre, où la mort de Moïse ainsi que son enterrement sont racontés, ne peut être l'œuvre de Moïse lui-même. L'indication des territoires des tribus qui lui furent montrées du haut du *Nebo* par l'Éternel prouve que ce chapitre a été rédigé postérieurement à la répartition de la terre promise

entre les enfants d'Israël ; mais reprenons notre citation).

“ . . . Il l'enterra dans une vallée, au pays de Moab, vis-à-vis de *Beït-Fâour*. Personne, jusqu'à ce jour, n'a connu sa sépulture.” (Nouvelle preuve des plus explicites, on en conviendra, de la postériorité de la rédaction de ce chapitre.)

“ 7. Moïse était âgé de 120 ans lorsqu'il mourut ; sa vue n'était pas obscurcie, et sa vigueur n'était pas passée.—8. Les enfants d'Israël pleurèrent Moïse dans la plaine de Moab, trente jours. Les jours de pleurs du deuil de Moïse s'accomplirent.”

“ Dans le livre des *Nombres* (XXXIII), nous trouvons une énumération des grandes étapes faites par le peuple d'Israël avant de franchir le Jourdain ; nous y lisons ceci :

“ 47. Ils partirent d'Aalmen Diblataïmah, et ils campèrent près des montagnes des Abarim (des Passages), devant *Nebo*.—48. Ils partirent des montagnes des Abarim, et campèrent dans les plaines de Moab, près du Jourdain de Jéricho.”

“ On se tromperait si l'on croyait que c'est au moment où Israël campa devant le *Nebo* qu'eut lieu l'événement dont je viens de transcrire le récit biblique. Nous allons en avoir la preuve à l'instant. Le verset 1er du chapitre XXXIV du *Deutéronome* contient une nouvelle dénomination de la montagne qui fut le théâtre de la mort de Moïse, et il est bon de s'y arrêter un instant. “ Moïse, dit ce verset, monta des plaines de Moab (il y était donc descendu avec tout Israël) la montagne de *Nebo*, sommet (?) du *Fisgah*, qui est en face de Jéricho,” etc., etc.

“ Nous aurions donc la même montagne désignée sous trois noms

différents, *Hor-he-Abarim*, *Hor-Nebo* et *Ras-he-Fisgah*. Ceci me semble bien difficile à admettre.

“ Ayant étudié dans mon premier voyage en terre sainte la montagne nommée *Ras-el-Fekkhah*, voisine de Jéricho, mais sur la côte occidentale de la mer Morte, je me suis demandé si par hasard le verset que je viens de transcrire ne comportait pas le sens suivant : Moïse monta des plaines de Moab, au mont *Nebo*, in fronte *Fisgah*, vis-à-vis du *Fisgah*, qui est en face de Jéricho, etc., etc. Je suis toujours dans le même doute, qui s'est encore accru pour moi, aujourd'hui que j'ai constaté les positions respectives du *Djebel-Nebo*, du *Ras-el-Fekkhah* et de *Riha*. Ce qui est certain, c'est que sur la rive orientale de la mer Morte, si on retrouve le nom du mont *Nebo*, il n'y a pas un sommet qui rappelle le nom de *Fisgah*. Je m'en suis assuré par des questions cent fois renouvelées, et toujours restées sans réponse.

“ Quoi qu'il en soit, j'ai eu le bonheur de retrouver le fameux mont *Nebo*, si vainement cherché depuis longtemps, et je m'en glorifie. Josèphe, dans son récit de la mort de Moïse, ne nomme pas le mont *Nebo*, mais bien le mont *Abaris*. L'indication qu'il en fait est exacte sans doute, mais à coup sûr ce n'est pas elle qui aurait fait retrouver le mont *Nebo*.

“ Restent à mentionner les renseignements qui nous sont donnés par Eusèbe et par St. Jérôme :

“ *Nabau* (quod hebraice dicitur *Nebo*), mons supra Jordanem contra Jerichum in terra Moab, ubi Moses mortuus est ; et usque hodie ostenditur in sexto milliario urbis *Esbu* contra orientalem plagam.”

“ Il faut lire *occidentalem* au lieu d'*orientalem* qui n'est qu'un

lapsus calami, puisque le texte d'Eusèbe, d'accord en cela avec la topographie, comporte la même chose :

“ Au mot *Abarim*, nous lisons dans saint Jérôme :

“ *Abarim, mons in quo mortuus est Moses; dicitur autem et mons esse Nabau, in terra Moab contra Jericho supra Jordanem in supercilio Phasga. Ostenditurque ascendentibus de Liviade in Esbum, antiquo hodieque vocabulo juxta montem Phogor, nomen pristinum retinentem, a quo circa eum regio usque nunc appellatur Phasga.* ”

“ Le texte grec d'Usèbe présente les formes *epi.... etc.*, etc. La préposition *epi* suivie de l'accusatif au lieu du génitif, me semblerait donner raison à mon hypothèse de l'identité du Ras-he-Fisgah avec le Ras-el-Feschkhah moderne, si je ne trouvais immédiatement la mention de la contrée nommée Phasga. Je dois donc me borner à constater que si ce nom de Fisgah, que je retrouve de l'autre côté de la mer Morte, existait sur la rive orientale au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, il en a complètement disparu depuis eux, pour se transplanter où il se rencontre exclusivement aujourd'hui.

“ Nous avons vu qu'après sa mort, Moïse fut enterré dans une vallée de la Moabitude, *vis-à-vis Beit-Fâour*. Certes, il serait aussi intéressant de retrouver *Buit-Fâour* que de retrouver le *mont Nebo*. Mais j'avoue mon insuffisance, et je me contente de souhaiter que d'autres soient plus heureux que moi. Je dois donc me borner à mentionner ici les passages bibliques à l'aide desquels on pourra quelque jour chercher à déterminer la position réelle du *Fâour* et de la ville nommée dans l'Écriture *Beth-Fâour*.

“ Dans les Nombres, nous lisons le curieux récit des tentatives faites par Balak, fils de Safar, roi de Moab, pour faire maudire Israël par Balâam. Ainsi, au verset 14 du chapitre XXIII, nous lisons : “ Il (Balak) le conduisit dans le champ des Sophim (des Sentinelles), sur le sommet du *Fisgah*, etc., etc.” Déjà ce premier verset nous suffit pour reconnaître que réellement le *Fisgah* était au pays de Moab, et par conséquent sur la rive orientale de la mer Morte. Plus loin (XXXIII, 28), nous lisons encore : “ Balak conduisit Balâam sur le sommet du *Fâour* regardant vers le côté de Hiasimoun.” Voilà qui n'est pas douteux, le *Fâour* est une montagne.

“ Dans le Deutéronome, nous lisons encore (III, 27) : “ Monte (au sommet du *Fisgah* c'est Jéhovah qui parle à Moïse), lève tes yeux sur l'Occident, le Septentrion, le Midi et l'Orient, et regarde de tes yeux, car tu ne passeras pas ce Jourdain. 29. Nous demeurâmes dans la vallée, vis-à-vis de Beth-Fâour.”

“ Plus loin encore, nous trouvons dans le même livre (IV, 45) : “ Ceux-ci sont les témoignages, les statuts et les droits que Moïse dit aux enfants d'Israël à leur sortie d'Égypte. 46. En deçà du Jourdain, dans la vallée vis-à-vis de Beth-Fâour, au pays de Sihoun, roi d'Amori, qui demeurait à Hesbon, que Moïse et les enfants d'Israël battirent à leur sortie d'Égypte. 47. Ils possédèrent son pays... 49. Et toute la plaine en deçà du Jourdain à l'Orient, jusqu'à la mer de cette plaine, sous *Asedout du Fisgah*.

“ Même conclusion pour le *Fisgah* et *Beth-Fâour*.

“ Restent les dires de saint Jérôme et d'Eusèbe. Il est question du *Fâour* aux mots *Aruboth-Moab*.

et *Dannaba*. Voici ce que nous lisons : “ *Araboth-Moab ubi secundo numeratus est populus : quod Aquila interpretatur humilia sive equalia Moab,.... et est usque hodie locus iuxta montem Phogor euntibus a Libiade in Eschbon Arabiae contro Jericho, qui ita appellatur Dannaba... et altera Dannaba super montem Phogor in septimo lapide Esbus.* ”

“ Ainsi, pas de doute possible : le mont *Fâour* était à sept milles d’Heshbon. Sept milles font un peu plus de dix kilomètres (un tiers de kilomètre en sus), et si nous tenons cette indication pour précise, le compas nous reporte sur la montagne qui, dans notre reconnaissance topographique du pays, a reçu le nom de *Djebel-Nebâ*.

“ Quoi qu’il en soit, le mont *Fâour*, d’après tout ce que j’ai rapporté ci-dessus, était tout à fait voisin du mont *Nebo*, et celui-ci étant retrouvé, la position du premier en découle pour ainsi dire forcément (p. 289-295). ”

M. de Sauley indique ensuite les localités qui, à droite et à gauche, se trouvent sur son passage, et à la station, il décrit le panorama suivant, qui est le même que celui que Dieu fit voir à Moïse avant de mourir.

“ Il y a deux heures et demie que nous sommes en marche ; la faim nous est venue, car il est près de midi, et nous faisons halte sur la route même, en nous adossant à un petit rideau de rochers qui nous garantit fort peu du soleil. Mais nous sommes en face d’une échappée splendide qui nous permet d’admirer le bassin de la mer Morte et le haut pays situé de l’autre côté. Nous ne pourrions donc trouver un point plus agréable pour nous y arrêter. Une fois installés, les longues-vues sont braquées du côté de Jérusalem, et

nous sommes émerveillés de reconnaître nettement l’enceinte du *Hurram-ech-Chérif*, *Bêt-Lehm* et le *Djebel Fouréidis*. L’air est si pur, si transparent, que tout cela nous paraît bien près de nous, et pourtant nous sommes à trois bonnes journées de marche de Jérusalem ! Peu importe : cette vue inattendue nous réjouit le cœur, et nous ne pouvons nous lasser de jeter nos pensées et nos regards vers ces lieux où nous voudrions bien être rentrés. Patience ! cela viendra, s’il plaît à Dieu. Nos Arabes, qui nous ont vus ravis de tout ce que nos longues-vues nous ont fait reconnaître, nous demandent de les expérimenter à leur tour ; ils restent stupéfiés, et ils pensent, j’en suis convaincu, qu’il y a quelque diablerie, *Chorhl-ech-Cheytan*, comme ils disent, dans ces petites machines-là, qui vous amènent sous le nez les pays les plus éloignés (p. 299). ”

Ici M. de Sauley se trouvait à six heures de marche de *Makhéronte*, où saint Jean fut décapité par ordre d’Hérode, mais aucun des Arabes de sa suite ne voulut se hasarder à l’y conduire ; même à lui aller chercher des guides avec lesquels il pût traiter. Il lui fallut donc renoncer à visiter cette localité et à reprendre sa course.

Campement à Soueïmeh.

15 novembre.

M. de Sauley recherche ce que pouvait être ce Soueïmeh, et pense que ce n’est autre que la *Beth-Iesimoth* (*Nombres*, XXXIII, 47), où Moïse était descendu sur la plaine du Jourdain, d’où il remonta ensuite sur le mont *Nebo* pour y mourir. C’est dans ces plaines qu’ils trouvent la véritable rose de Jéricho.

“ L’abbé, pendant que les deux

autres s'escrimaient sur les dolmens, a fourragé et ramassé force plantes intéressantes. Mais ce qui le charme surtout, c'est d'avoir retrouvé la vraie rose de Jéricho, c'est-à-dire la *composée*, malheureusement desséchée, qu'à mon premier voyage j'avais recueillie dans l'Ouad-*ez-Zouera*. Il en a fait une ample provision, et cette fois nous en pourrions faire largesse à qui voudra. Il est certain que, pour la faculté ressuscitante, la prétendue rose de Jéricho (*Anastatica Hierichontica*) est à cent piques de cette herbe singulière. Fût-elle desséchée depuis cinquante ans, il suffirait de la tremper une fois dans l'eau, pour qu'elle s'épanouît à l'instant même et à vue d'œil. Je doute qu'il y ait au monde une substance végétale douée d'une puissance hygrométrique plus complète (p. 323.)

Enfin ils arrivent sur les bords du Jourdain qu'ils passent à gué.

16 novembre.

Campement à Ayn-es-Soulthân (*la Fontaine du Sultan*), qui n'est autre que la fontaine d'Elisée, celle dont le prophète adoucit les eaux qui auparavant étaient amères. Ici nous avons une belle carte (No. 23) donnant le plan et les restes des trois Jéricho. La

première, celle de Josué, qui n'a jamais été rebâtie, et dont il ne reste que quelques pierres.

Serment de Josué qui dit :

“ Maudit soit devant l'Éternel l'homme qui relèvera et rebâtera la ville de Jéricho (*Josué*, VI, 26). ”

“ C'est au bord du Jourdain, devant Jéricho, qu'Elie fut enlevé au ciel par un chariot et des chevaux de feu, devant Elisée son disciple*. Après cette événement, Elisée s'était fixé à Jéricho †, et c'est à cette époque qu'il purifia les eaux de la fontaine à laquelle son nom fut donné depuis lors (p. 335). ”

17 novembre.

Retour et rentrée à Jérusalem. — Telle est une partie des résultats du voyage de M. de Sauley en terre sainte. On voit quelles importantes découvertes sont mentionnées dans ce voyage, et combien la description détaillée qu'en donne M. de Sauley doit être curieuse et instructive. Nous ferons le récit des découvertes faites à Jérusalem dans un autre article.

* II Rois, II, 1 et suivants.

† II Rois, II, 18.

DIEU VOUS BÉNISSE!

Merci, monsieur Jérôme ! me répondra mon lecteur ; certes oui, Dieu me bénisse... Mais je n'ai pas éternué, que je sache, pour le quart d'heure du moins ; à quel propos nous dites-vous cela ? ou plutôt à quel propos et pourquoi le dit-on aux gens qui éternuent ? Je soupçonne que vous voulez nous parler de la chose, et, au fait, je ne serais pas fâché de vous entendre dissenter un peu sur cette bizarre coutume ; car enfin, monsieur Jérôme... — Eh bien, oui, ami lecteur, telle est, en effet, mon idée, et je ne pense pas que la petite histoire que je vais vous en faire doive vous être désagréable. Je dis même d'avance que, si je ne vous laisse pas convaincu, vous serez difficile.

Mettez-vous d'abord dans l'esprit que, quelque chose qu'on ait pu vous conter à ce sujet, il n'y a pas en tout un mot de vérité. Parmi les histoires les plus supportables en ce genre se trouve celle d'une peste qui, du temps du pape saint Grégoire, ravagea l'Italie, et qui avait pour effet et pour caractère spécial de faire mourir le malade d'un manière subite par un éternuement. Quand le malade éternuait, ce qui était pour lui le passage de vie à trépas, les assistants lui donnaient cette bénédiction fraternelle ; on lui disait : "Dieu vous bénisse !" ce qui était l'équivalent ou la traduction du *Requiescat in pace*. Cette histoire, je le répète, serait à peu près acceptable, si elle n'était contredite par un fait certain : c'est que l'usage dont il s'agit est antérieur de plusieurs siècles au pape saint Grégoire ; antérieur même à l'ère chrétienne, emprunté par conséquent aux païens, comme

nous allons vous le prouver par des témoignages authentiques.

Mais, avant cela, faisons remarquer que, dans l'antiquité la plus haute, l'éternuement constituait un fait respecté duquel on tirait des augures, surtout lorsqu'il se produisait plusieurs fois de suite. Xénophon raconte qu'un de ses caporaux ayant éternué, il en tira un augure de bonheur au moyen d'un raisonnement auquel je n'ai pas compris grand chose, mais que ses troupiers trouvèrent, paraît-il, assez concluant. En remontant quelque huit siècles plus haut, nous trouvons dans l'*Odyssée* une aventure du même genre, mais plus drolatique. Au dix-huitième livre de ce poème, le divin Homère nous raconte qu'un jour Télémaque se prit à éternuer, mais là, bien, de manière à faire trembler toute la maison. Cela mit dame Pénélope en belle humeur, laquelle appelant son fidèle Eumée le Subulque : "As-tu entendu, mon vieux, lui dit-elle ; voilà qui est soigné ! Et quel augure de bonheur les dieux nous donnent ainsi. Jupiter a parlé par la b... non par le nez de mon cher Télémaque, et il nous annonce que nous allons être enfin débarrassés de ces gredins de galants qui m'assassinent de leurs poursuites, et qui mettent à sac notre pauvre liste civile, car tout à l'heure la voracité de ces malfaiteurs aura fait disparaître nos bœufs, nos chèvres et tous ces pourcelets, que tu aimes comme tes enfants. Or ça, mon bonhomme, il me vient une idée : — va-t'en à la porte du palais, où depuis quelques jours je vois ce mendiant que tu sais. Porte-lui de ma

part ce pantalon et cette chemise, dont il me fait l'effet d'avoir grand besoin ; puis promets-lui encore un paletot magnifique que voici mais qu'il n'aura que s'il répond d'une manière satisfaisante aux questions que je lui ferai." C'est qu'en effet la bonne reine soupçonnait que cette espèce d'Auvergnat déguenillé pouvait bien être le sage Ulysse en personne. Mais entrons dans l'intime de notre sujet.

Au second chapitre de son vingthuitième livre, Plin l'Ancien s'exprime ainsi : *Cur sternuntis salutem? Quod etiam Tiberium Cæsarem in vehiculo egressis tradunt. Et aliqui nomine quoque consabulare religiosius putant.* Ainsi la coutume était déjà établie chez les Romains de faire aux gens qui éternuaient un souhait de salut ou de bonne fortune, et l'avant-dernier mot de la phrase indique que ce souhait avait un caractère religieux. Dans divers auteurs, les gens qui éternuent, "*salvere jubentur*," telle est l'expression consacrée, on leur ordonne de se "porter bien." Cela correspondait à "Dieu vous garde," et, d'après le texte cité plus haut, il paraît que, lorsque Tibère, se promenant dans son tilbury, venait à éternuer, alors, mais seulement alors, le populaire était obligé de crier : *Vive l'empereur!* formule qui revient au souhait déprécatif de vie et santé par la protection des dieux. Celui-ci existait donc déjà du temps de Plin, et, en remontant plus haut chez les Romains, voici ce que nous trouvons. C'est une histoire extraite du *Veterum auctorum fragmenta*, et insérée par le père Strada dans ses *Prælectiones academicæ*. J'en donne ici la traduction, un peu libre, à la vérité, mais je garantis l'exactitude parfaite du fond et celle des formules.

Un jour donc que Cicéron assistait à une pièce quelconque à l'Opéra de Rome, l'illustre orateur se mit à éternuer bruyamment. Aussitôt tous de se lever, sénateurs et plébéiens, et chacun ôtant son bonnet : "Ohé ! lui cria-t-on de toutes parts, que Dieu vous bénisse !..." "*Omnes assurrexere... salvere jubentes.*" Sur quoi, trois gandins ayant noms *Fannius*, *Fabulus* et *Lemniscus*, accoudés dans une des loges, se mirent à échanger une foule de propos saugrenus, et finalement se posèrent la question de savoir d'où provenait une pareille coutume. Chacun dit la sienne, et tous les trois convinrent d'abord que la chose remontait à Prométhée. C'était donc là à Rome une tradition commune, et qui renvoyait l'usage assez haut, comme vous voyez, et quelque part comme à l'époque de la tour de Babel. Mais, si l'on était d'accord sur le fond, on en brodait le canevas de façons très-différentes. De ce que raconta Fannius, de ce que narra Falbalus, je vous ferai grâce, et pour abrégé et pour autre cause encore : je me contenterai de la version de Lemniscus, qui suffit à notre objet.

Donc, suivant cette autorité respectable, le fils de Japet pétrit, comme on sait, avec la terre de pipe, une statue qu'il se proposait d'animer au moyen du feu céleste, et, son œuvre achevée, il la mit dans une étuve pour qu'elle y séchât d'abord convenablement ; mais la chaleur s'y trouva trop forte, et si bien, ou plutôt si mal, qu'indépendamment d'autres avaries, le nez de l'œuvre se trouva gerçé et racorni de la manière la plus désobligeante pour un nez qui aurait eu conscience de lui-même. Quand l'artiste rentra dans l'étuve et avisa ce nez rabougri, il se mit à jurer, le drôle, comme un païen qu'il était ; mais, comme il s'aper-

cut que le camard n'y gagnait rien, il prit le parti beaucoup plus sage de rafistoler l'organe en y ajoutant de l'argile fraîche, et, pour aider à la manœuvre de cette restauration, il imagina d'insérer une allumette dans une des narines de son mannequin. Or voilà que la muqueuse, déjà pourvue de sensibilité et de vie, s'irrite au contact de l'acide sulfureux, et il en résulte une si terrible sternutation, que les dents encore peu solides dans la mâchoire sautèrent toutes à la figure de l'opérateur. Eperdu sous ce déluge d'aérolithes, et croyant voir son bonhomme se détraquer de fond en comble : " Ah ! s'écrie Prométhée, que Jupiter te protège !.. *Tibi Jupiter adsit !..*" " Et voilà pourquoi deux choses, continua Lemniseus : d'abord, pourquoi aux gens qui éternuent on dit : " Que Jupiter vous assiste !" Et puis, pourquoi ce matin, dans un cas pareil, je n'ai rien dit à cette vieille momie de Crispinus. Comme de temps immémorial sa dernière dent a pris la frite, il peut éternuer comme un vieux chat, sans péril aucun pour son râtelier."

Ici se termine le colloque de nos jouvenceaux. Certes, je suis loin d'en garantir le contenu, à l'endroit des faits et gestes de Prométhée ; et des mésaventures de son bon-homme, je n'ai pas eu sous les yeux le procès-verbal authentique. Mais ce qui ressort incontestablement de ce récit, c'est que du temps de Cicéron l'usage dont il s'agit était déjà bien vieux, puisqu'on le rapportait à l'un des plus anciens personnages de la Fable. Mais de plus, et c'est ce qui rend ce texte particulièrement précieux nous y trouvons la formule précise de salutation que les autres textes enveloppent dans la phrase générique... *salvere jubent*... Cette

formule consiste dans ces trois mots : *Tibi Jupiter adsit !* Ce n'est pas à dire que ce souhait et cette formule précatoire ne fussent usités que dans le cas spécial dont il s'agit : dans mille autres circonstances, sans doute, on se les adressait réciproquement en signe de bienveillance ; *Deus tibi faueat !... Dii adsint... Tibi adsit Jupiter... etc., etc.* ; mais, dans le cas spécial de l'éternement, la phrase était de rigueur parmi les gens bien appris.

Maintenant, lecteur, attention !.. et veuillez entrer avec moi dans une école romaine, au temps de Camille ou de Coriolan. Là nous trouvons, au milieu d'une cinquantaine d'écoliers, un brave instituteur portant nom Stolo, ou Volumnus, ou Pomponius peut-être !... Eh bien ! oui, Pomponius. Or voilà qu'un certain jour le bonhomme se met à éternuer ; mais... magistralement, et en deux temps, suivant la forme encore usitée chez les modernes, c'est-à-dire qu'il émit cette interjection nasale... *ad...sit !* que vous avez observée et pratiquée mille fois. Sur ce, voilà qu'un des gamins, remarquant l'homophonie de la chose avec l'un des trois mots de la formule précatoire qu'il entendait dans une foule de cas, ajouta d'un ton pape-lard... *tibi Jupiter !* Et toute la marmaille de répéter en chœur après lui : *Ad...sit...tibi Jupiter !*

Et voilà, ami lecteur, le mot de l'énigme ! Mais voyons la suite. Que fit maître Pomponius sous le feu de cette joyeuse espièglerie ? Passablement ahuri d'abord, il ne tarda pas à se remettre, et à prendre la chose du bon côté. Assez malin d'ailleurs, une manière de bénédiction comme celle-là allait à son tempérament. Je le vois d'ici promenant son regard sur la

bande inquiète, levant la main droite, puis l'index, qu'il porte à son nez, puis calmant les terreurs par ces paroles anodines :

N'avez point peur, petits amis ;
 Bien souvent vous avez commis
 Des malices moins innocentes...
 Eh bien, oui ! toutes fois et quantes
 Il m'advient de faire...*ad...sit !*
 Criez tous : *Jupiter adsit !*

Si les marmots manquèrent à cette consigne, vous ne le croyez pas. De l'école de Pomponius, elle fit irruption sur toute la ligne des établissements universitaires, et à qui mieux mieux, les enfants saluèrent du...*Jupiter ad...sit !*... d'abord les chefs de leurs classes, puis, et pères, et mères, et toutes les personnes respectables. Les grandes ne tardèrent pas à imiter les petites : la société tout entière y passa. Puis vint le christianisme, qui changea *Jupiter* en *Deus* ; et la formule : *Jupiter vous protège !* se transforma tout naturellement en celle de : *Dieu vous bénisse !*

Ainsi il est bien avéré que cette formule est d'origine romaine ; et, si quelque chose est simple, naturel et manifeste, c'est sa dérivation du phénomène physiologique auquel il se rattache et dont il représente phonétiquement l'énergique expression. Si quelqu'un de mes lecteurs trouvait quelque chose de mieux, je le prierais de m'adresser son Mémoire par le télégraphe.

Je vous dois maintenant la citation de l'*Anthologie*, que je vous ai promise plus haut. Parmi les épigrammes grecques de toutes les époques dont se compose cette collection, il en est une qui se rapporte précisément à l'usage dont il s'agit. Le *Zen Sosen* de cette épigramme est la traduction du *Jupiter adsit* des Latins. Je dis la traduction et non l'original. Car il n'est aucune de ces petites pièces qui soit d'une époque antérieure à celle où nous

plaçons et où nous avons bien le droit de placer maître Pomponius et sa petite aventure. En étendant leur empire sur les pays de langue grecque, les Romains y importèrent une foule de leurs usages et de leurs habitudes sociale : le *Jupiter adsit* dut être de ce nombre, et voilà comment nous le retrouvons sous des plumes grecques. Je n'ose hasarder ici le texte grec de l'*Anthologie* qui ferait peur à nos lectrices, et j'en produis seulement la traduction latine en deux distiques :

Die cur Sulpicius nequeat sibi mungere
 nasum ?
 —Causa est quod naso sit minor ipsa
 manus.
 Cur sibi sternutans, non clamat : Juppiter
 adsit ?
 —Non nasum audit qui distat ab aure
 nimis.

Eh bien ! j'ai encore scrupule sur mon latin qui pourrait n'être pas compris de quelques dames, et surtout des bacheliers de la bifurcation. Aussi, pour les mettre en vers français, ai-je eu recours à la complaisance de notre ami Pomponius, et l'excellent homme a bien voulu nous donner la traduction suivante du second distique, lequel seul se rapporte à la circonstance :

On demande pourquoi notre voisin Sulpice
 Eternue, et jamais le dit : Dieu me bé-
 nisse !
 Serait-ce, par hasard, qu'il n'entend pas
 très-bien ?
 —Du tout. L'oreille est bonne et fonctionne
 à merveille ;
 Mais son grand nez s'en va... si loin de son
 oreille,
 Que quand il fait... *ad...sit ?* celle-ci n'en-
 tend rien.

Cette épigramme n'a, sans doute guère plus de deux mille ans d'âge ; —et pourquoi même ne serait-elle pas de Pomponius l'ancien ? Pour ce qui est du nôtre, lui aussi, "toutes et quantes fois," il éternuera,... et sans cela même, que Dieu le bénisse !

JÉRÔME DUMOULIN.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

LONDRES, février 1866.

La session parlementaire est ouverte. La séance royale était une solennité qui avait son importance pour les fidèles sujets de la reine Victoria, privés depuis si longtemps de l'intervention personnelle de Sa Majesté dans l'exercice public de la part de pouvoir réservée au souverain par la constitution. Le Parlement n'a pas attendu cette solennité pour procéder à quelques actes préliminaires dont je relèverai deux ou trois détails qui démontreront que l'empereur Napoléon III n'a pas eu tort dans son discours du trône de déclarer que le système représentatif de la France ressemblait plutôt au gouvernement américain qu'au gouvernement anglais.

La nouvelle Chambre des communes avait à se donner un président (*speaker*), et, à l'unanimité des votes, a été réélu M. Denison. Dans cette élection, la reine ne joue guère qu'un rôle passif. Son lord chancelier a invité* simplement la Chambre à faire son choix et à le soumettre à l'approbation de Sa Majesté. Le choix fait le chancelier a félicité l'élu ; mais celui-ci, comme s'il sentait qu'il lui manquait encore la sanction royale n'est monté au fauteuil qu'en demi-costume, c'est-à-dire sans sa belle robe officielle et la tête couverte seulement de la petite perruque à nœuds, la *bob wig*, comme on l'appelle techniquement, au lieu de la grande perruque à boucles flottantes, *flowing-full-bottom-*

ed wig. A cette occasion, M. Bright, qui est un quaker, a demandé la parole pour réclamer contre l'étiquette qui veut qu'on ne puisse être admis aux dîners et aux soirées du président de la Chambre qu'en uniforme ou en habit de cour. Selon lui, cette obligation prive plus d'un membre des communes de s'asseoir à la table présidentielle. Il paraît que Cobden, qui n'était pas quaker cependant, n'avait jamais accepté aucune invitation du *speaker*. La proposition a paru assez grave au lord chancelier, affublé lui-même d'une énorme perruque à marteaux, pour qu'il répondit à M. Bright, au nom de son ami M. Denison, que celui-ci la méditerait à loisir.—Pendant que le président et les membres présents prenaient le serment d'usage, les nouveaux élus qui entraient dans la salle le chapeau sur la tête étaient rappelés à l'ordre, rappel fait avec accompagnement de rires, mais qui n'en était pas moins une première leçon d'étiquette. La prestation du serment a été interrompue par l'huissier de la verge noire qui est venu requérir (*request*) la Chambre des communes de se rendre à la salle de la Chambre des lords. Le président s'y est transporté immédiatement avec ses collègues présents et, arrivé à la barre, a dit : " Mylords, je viens déclarer à Vos Seigneuries qu'obéissant aux ordres de Sa Majesté, les fidèles communes de Sa Majesté exerçant leurs droits et privilèges incontestés, ont procédé à l'élection d'un *speaker* et que leur choix est

* Cette simple invitation s'exprime cependant par le verbe *command*, qui veut dire ordonner, *commander*.

tombé sur moi. Je me présente a votre barre et me soumetts en toute humilité à la gracieuse approbation de Sa Majesté.”—Le lord chancelier ayant répondu immédiatement que la reine approuvait le choix de la Chambre, le speaker a repris la parole en ces termes :

“ C'est avec un profond respect et avec gratitude que je m'incline devant les ordres de Sa Majesté ; mais c'est aussi mon devoir, au nom et de la part des représentants du Royaume-Uni, de réclamer humblement leurs anciens et incontestés droits et privilèges, principalement de ne pouvoir être arrêtés et molestés, ni eux, ni leurs serviteurs :—la liberté entière de discussion,—l'accès immédiat auprès de Sa Majesté toutes les fois que besoin en est, et l'interprétation la plus favorable de leurs actes. Quant à moi, je prie humblement que, quelque faute qui puisse se commettre dans l'exercice de nos fonctions, cette faute ne soit imputée qu'à moi seul, et non aux fidèles communes de Sa Majesté.”

A cela le lord chancelier a répondu que Sa Majesté confirmait tous les droits et privilèges conférés aux communes par les rois ses prédécesseurs.

N'y a-t-il pas quelque chose de très-caractéristique dans ces formules si respectueuses, si humbles même, pour réclamer des droits et des privilèges qu'on déclare soi-même incontestables ? On rirait en France de voir la perruque du speaker sur la tête du président du Corps législatif. Mais en Angleterre il n'y a peut-être que M. Bright qui trouve cette perruque ridicule, quand celui qui la porte réclame respectueusement la plus complète indépendance du Parlement, comme étant une des trois personnes de la trinité gouvernementale.

Mais nous voici au 6 février : au moment où je vous écris, la reine en personne a daigné se transporter au palais de Westminster ; elle est sur son trône ; les deux Chambres la saluent des mêmes acclamations loyales, auxquelles succède un silence religieux : le discours royal est prononcé *. C'est la parole d'une souveraine qui règne sur plus de cent millions de sujets... Eh bien, quoiqu'elle emploie le pronom personnel *je* et le pronom possessif *mon*, quoiqu'elle dise *mon* escadre, en parlant des croiseurs “ qui ont réduit la traite des noirs à d'étroites proportions”, comme elle dit *ma* fille, en annonçant que la princesse Hélène se marie au prince Christian d'Augustenbourg, ce discours même peut être cité comme la preuve que la reine règne et ne gouverne pas : il est l'œuvre de ses ministres. Ce sont eux qui l'ont rédigé, eux seuls qui en sont collectivement responsables, aussi bien que de tous les documents qui seraient signés : Moi, la reine ! —Impossible d'attribuer au prétendu discours d'un roi ou d'une reine d'Angleterre la même importance qu'au discours de l'empereur des Français, ou même qu'au message du simple président des Etats Unis.

Le discours du 6 février ne contient guère d'ailleurs qu'un exposé de la situation, et la curiosité a

* Le lord chancelier l'a lu pour la reine. On a remarqué que la reine coiffée à la Marie Stuart et en demi deuil, n'avait pas voulu se parer du manteau royal, qui était étendu sur le trône. Les lords portaient leur robe d'apparat et si M. Bright obtient enfin de faire une révolution dans les costumes officiels, les lords en profiteront pour modifier cette robe, qui n'a rien de gracieux ni de majestueux. Le discours de la reine se termine par une prière : “ Je prie le Dieu tout-puissant de bénir vos délibérations.” Selon l'usage, un prêtre avait pris la parole avant le lord chancelier pour invoquer aussi le Très-Haut..... Vous êtes loiu, en France, de la messe du Saint-Esprit.

été bien déçue sur une ou deux questions de politique intérieure, d'autant plus que, pour la première fois depuis quelques années cette curiosité n'avait pas été satisfaite d'avance par une communication officieuse aux journaux quotidiens. Voilà quatre mois que la presse et les *meetings* discutent un bill de réforme électorale promis par le cabinet nouveau, qui laissait croire qu'il en avait au moins arrêté les bases. Eh bien, lord Russell, par la bouche de Sa Majesté, déclare que ce bill est encore un problème à l'étude et dont la rédaction sera subordonnée à une sorte d'enquête sur le droit de suffrage—tel qu'il est exercé dans les comtés, les villes et les bourgs :

“ Quand cette étude sera complétée, l'attention du Parlement sera appelée sur le résultat ainsi obtenu, dans le but d'introduire dans la législation électorale les améliorations qui pourront tendre à fortifier nos libres institutions et concourir au bien public !”

N'est-ce pas là éluder une promesse positive ? Quelle différence avec le langage tenu il y a trente-deux ans par ce même comte Russell, alors si ardent promoteur du bill de réforme ! Que vont dire M. Bright et les radicaux de 1866 au réformateur de 1832, devenu premier ministre* ?

La vérité est que l'agitation soulevée sur cette question depuis la mort de lord Palmerston, avec l'agrément du cabinet, est presque toute superficielle : M. Bright n'a passionné personne, et lui-même, comme je l'écrivais le mois dernier, s'est senti battu d'avance en réduisant ses prétentions à l'adjonction

de quatre à cinq centaines de mille votants. Reste à savoir si la reculade de lord Russell ne va pas rendre au tribun quaker cette belle fureur oratoire si nécessaire aux révolutionnaires. Jusqu'ici l'enquête sur la révolte de la Jamaïque et les illégalités de la répression semblent devoir provoquer dans les communes un débat plus violent que le bill hypothétique de la réforme électorale. Les conspirateurs noirs excitent un bien autre intérêt que les fénians, ces conspirateurs blancs qui sont encore une fois dénoyés par le discours de la couronne comme ayant déclaré la guerre à l'autorité, à la propriété et à la religion. “ Cependant, disait hier plaisamment Ch. Lever dans le *Magazine* où il écrit sous le pseudonyme de Cornélius O'Dowd, le conspirateur noir avait déjà joué le premier acte de sa tragédie, et le pauvre Paddy avait à peine mis sur le mur l'affiche de la sienne* !”

Si la reine, dans son discours, caractérise plus sévèrement la conspiration subversive des fénians d'Irlande que la révolte des noirs de la Jamaïque, c'est d'abord qu'en Irlande la justice a prononcé la condamnation avec toutes les formes légales, tandis que, à la Jamaïque, le gouverneur a évidemment mis de côté quelques-unes de ces formes, et puis, on peut bien le dire, il faut être au moins Irlandais de naissance, sinon catholique, en Angleterre, pour s'intéresser fraternellement aux Irlandais pur sang, tandis qu'il existe un véritable parti négrophile, moitié religieux, moitié philanthrope, fidèle à la tradition de ces abolitionnistes qui forcèrent

* L'opposition, dans la Chambre des lords, n'a pas manqué de demander quelque chose de plus au comte Russell, qui a renvoyé après Pâques la communication d'un bill.

* Charles Lever est Irlandais. Romancier et humoriste, il n'ose pas exprimer sérieusement sa sympathie pour ses compatriotes.

le gouvernement à émanciper les noirs aux prix d'une assez grosse indemnité que les propriétaires des colonies anglaises sont les seuls à trouver insuffisante ; car, par le fait, ils sont à peu près ruinés depuis l'émanicipation. Le ministère actuel sait fort bien qu'il doit compter avec ce parti dans le Parlement d'abord, et ensuite dans le clergé dissident, qui n'ignore pas que les missionnaires baptistes ont traduit un peu trop littéralement à leurs néophytes noirs l'axiome évangélique que tous les hommes sont égaux comme fils d'Adam et tous frères de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quelle que soit leur couleur. Le gouvernement lui-même traduit peut-être aussi trop littéralement l'Évangile, la grande charte et le bill des droits, lorsqu'il admit sans transition les noirs émancipés à tous les privilèges du gouvernement représentatif. La Jamaïque avait l'équivalent de deux Chambres, et les électeurs noirs de la seconde étaient plus nombreux proportionnellement que les électeurs blancs en Angleterre.

Quant aux missionnaires et aux pasteurs baptistes, si sympathiques aux noirs, n'y a-t-il pas dans la mère patrie une classe nombreuse de blancs, qui auraient besoin de leur prédication ? N'y a-t-il pas une nombreuse population de misérables sans feu ni lieu, plus païens que chrétiens, et qu'il serait urgent d'évangéliser ?— Je sais que la *Revue* doit publier *in extenso* une récente visite faite au workhouse de Lambeth, et je me contente d'y faire allusion, quoique ce soit, depuis trois semaines, le texte d'une polémique quotidienne.

Quel est l'auteur de ce fameux article, chef-d'œuvre de littérature réaliste ? se demande-t-on encore. En voyant passer le Dante, dit le

Times, on montrait du doigt l'homme qui avait visité l'enfer. Le visiteur du workhouse ne s'est-il pas dénoncé lui-même en se grattant les jointures de ses deux mains, ou en graissant ses cheveux avec une pommade insecticide ? Ne réclamera-t-il pas fièrement l'ordre du Bain pour prix du dévouement avec lequel il s'est plongé, lui dixième, dans la piscine des vagabonds ? L'épisode du gamin qui fait cadeau des boutons de sa veste à la petite sourde-muette semblait dénoncer Charles Dickens. Mais non, a dit quelqu'un c'est M. Hollingshed ou M. Halliday, ces deux chroniqueurs à qui le conteur des aventures du *Marchand forain* a enseigné le secret de sa manière. Pendant trois jours l'article a été de M. Ant. Trollope, l'auteur du *Docteur Thorne* ; mais définitivement le *casual* interlope se trouve être M. Greenwood, frère du directeur de la *Pall Mall Gazette*, qui écrivit autrefois un récit très-remarqué, l'*Histoire du petit dég-enillé*, et à qui on attribue aussi une visite à un hospice de *filles repenties* que je vous indique pour la *Revue Britannique*.

L'épizootie sévit toujours. Ce fléau a été le texte d'un des paragraphes du discours de la reine, et, dans la discussion de l'adresse, c'est aussi jusqu'ici le texte des plus graves reproches adressés par l'opposition au ministère. Cette question a converti les deux Chambres du Parlement en un club agromique ou en congrès d'éleveurs et de fermiers,—qui, malheureusement, ont fini par avouer qu'ils étaient tous à l'*A b c d* de la médecine vétérinaire.

Je n'ai pas encore mentionné tout ce qui remplissait depuis un mois les colonnes des journaux avant l'ouverture de la session par-

lementaire. Les naufrages et, en premier lieu, celui du steamer le *London*, leur fournissent encore tous les jours un nouvel épisode dramatique.

Voici le clergé qui fait résonner aussi ses cloches d'alarme. Les ministres de quelques paroisses osent modifier de leur chef certaines formules de prière, changer la coupe de leurs chasubles et même introduire des cérémonies qui se rapprochent de la messe catholique. Là-dessus, pétition au ministre, qui reçoit en même temps une contre-pétition réclamant la réforme du rituel. Le gouvernement finira par comprendre que, avec une reine papesse, comme est la reine d'Angleterre, un ministère des cultes serait nécessaire pour compléter le cabinet.

Les statisticiens et les économistes prétendent que, comme exposé de situation, le discours du trône ne peut être mis à côté du dernier tableau de recensement publié par le Registrar, ce fonctionnaire si habile dans l'art de grouper les chiffres et dans l'appréciation du mouvement social. Le recensement annuel et les commentaires du Registrar effarouchent bien quelques bibliolâtres scrupuleux, qui rappellent que le prophète Gad prouva au roi David qu'il avait commis un de ses plus gros péchés en recensant le peuple d'Israël* ; il en est même qui compareraient volontiers le tableau des naissances au recensement de Cyrénus, le gouverneur de Syrie, prélude du "massacre des innocents." Ces prophètes de malheur ont failli avoir raison en 1865, lorsque non-seulement le choléra se déclarant à Southampton, mais encore la fièvre jaune à Swansea, auraient pu sévir aussi fatalement

parmi les sujets recensés de la reine Victoria que jadis la peste parmi les sujets recensés du roi David. Quant au massacre des innocents, quelle révélation affreuse dans les aveux de cette femme Winsor se faisant de l'infanticide une profession plus lucrative que de celle d'accoucheuse ? Eh bien, non ! la Grande-Bretagne n'a eu à regretter que vingt-cinq à trente victimes des deux épidémies qui ont été arrêtées dès leur début. Quoique le chiffre de la mortalité générale, en 1865, ait été au-dessus de 1864, la population n'en a pas moins augmenté dans une progression constante, grâce au chiffre des naissances supérieur au chiffre des morts. Le dernier trimestre seul de 1865 a donné le chiffre de 259,499 nouveau-nés contre 159,524. En moyenne il naît en Angleterre 81 enfants par heure, déduction faite des morts. C'est encore de 900 habitants par jour que s'accroîtrait la population, si l'émigration ne réduisait cet excédant quotidien de 900 à 500,—ou à 180,000 par an ! Toute déduction faite, la population des royaumes britanniques (Angleterre, Écosse et Irlande) peut être estimée depuis la nouvelle année à 30 millions ! Cette population ne peut que continuer à s'accroître dans la même proportion, grâce aux mariages, puisqu'à Londres seulement deux mille mariages de plus ont été célébrés dans le trimestre finissant en septembre dernier que dans le trimestre correspondant de 1863. Or, en 1865, c'est surtout le Yorkshire et le Lancashire qui ont fourni au Registrar le plus grand nombre de mariages. Londres ne vient qu'après ces provinces.

Malheureusement, ce mot de *mariage* évoque toujours le mot

* II^e liv. des Rois, chap. xxxix.

de *divorce* et le tribunal spécial institué pour entendre les maris et les femmes qui désirent rompre légalement le lien conjugal ne chôme guère. Je continuerai à vous mentionner quelques unes des causes qui offriront des incidents dramatiques : ce matin on m'en signale une de laquelle je ne connais aucun précédent et qui semble embarrasser les juges. C'est un M. Hyde qui plaide contre Mrs. Hyde et demande que le tribunal prononce la nullité de son mariage, sous prétexte qu'il a été contracté d'après une loi non reconnue en Angleterre : " J'ai été mormon, dit M. Hyde ; je le suis devenu en Amérique, à Utah, sur les bords du Lac Salé, où j'ai même été ordonné prêtre par le pape-président des saints du dernier jour, le fameux Brigham Young, lequel a beni aussi mon union avec Mrs. Hyde selon les rites de la secte. J'étais encore plein de foi et me croyais sincèrement marié, lorsque je fus envoyé en mission aux îles Sandwich pour y convertir le roi et la reine d'Hauwi. Mais avant de débarquer je m'étais convaincu de mon erreur, et au lieu de faire de la propagande mormonite je prêchai pour dénoncer Brigham Young comme un faux prophète. J'appris bientôt que j'étais excommunié à Utah, et j'avais résolu de me rendre en Californie avec ma femme ; mais Mrs. Hyde a refusé de venir me rejoindre ; elle déclare avoir pris un autre mari, un vrai mormon celui-là, avec lequel elle est assurée d'être heureuse en ce monde et sauvée dans l'autre, car mon successeur est un saint, et un saint qui prouve sa sainteté en se chargeant du salut de plusieurs femmes ; tandis que je n'en voudrais avoir qu'une, persuadé qu'il suffit d'une à un bon chrétien* !"

* Plus d'un voyageur (entre autres M. Bemy et le capitaine Burton), assurent

Telle a été la requête de ce mari à qui sa femme ne peut reprocher que de ne pas profiter de son droit d'avoir un sérail sous le toit conjugal. Le juge, sir James Wilde, a demandé quinze jours avant de rendre sa sentence. Il faut donc attendre quinze jours pour que nous sachions à quoi nous en tenir sur la validité d'un mariage mormon.

Qui se serait douté qu'un écolier pouvait en appeler aux tribunaux des peines disciplinaires d'une maison d'éducation, réclamer des dommages-intérêts pour avoir été renvoyé à sa famille avant le complément de ses études ? Il faut dire qu'en Angleterre l'expulsion du collège laisse à l'expulsé une mauvaise note pour toute sa vie. La cause portée devant la Cour du banc de la reine, devait d'autant plus faire de bruit, que l'écolier appelant est le fils d'un des juges d'Irlande qui viennent de condamner les conspirateurs fénians, l'honorable M. Fitzgerald, et que cet écolier était surtout accusé d'avoir organisé une petite conspiration dans son collège. Ce collège enfin est un collège catholique, celui d'Oscott, près de Birmingham, fondé par des Oratoriens. On pourrait supposer que le jeune Fitzgerald était un précoce fénian, traître à sa caste, et que, comme les conspirateurs condamnés par son père, il rêvait une république démocratique, socialiste même. Il y a de ces petits Gracchus dans toutes les écoles ; il y a même des Catilinas qui bravent leur professeur en prenant parti dans une amplification contre Cicéron. J'ai eu des condisciples de cette opinion. J'en connais encore

que ce sont les femmes mormones qui tiennent le plus à la polygamie et qu'un citoyen de l'Utah est en médire estime quand, pouvant rendre plusieurs épouses heureuses dans ce monde et dans l'autre, il se contente d'en avoir une.

un qui, par une admirable et rare persévérance, politique, est resté socialiste, quoiqu'il ait hérité de cinquante mille francs de rente, fortune qu'il partagerait, j'en suis sûr, avec moi, s'il n'avait oublié que je partageais de bon cœur avec lui mes deux francs par semaine. Le fils du juge Fitzgerald était, au contraire un écolier aristocrate, et le directeur d'Oscott prétend avoir eu plus d'une fois l'occasion de lui rappeler que les écoliers sont tous égaux sous la férule. Malheureusement, dans le collège dirigé par le révérend M. Northcote, on instruit à prix réduit et même gratuitement des élèves qui se destinent à la prêtrise, et qui, avant d'être ordonnés, s'acquittent en restant dans la maison en qualité de préfets des études. C'était contre ces maîtres futurs, désignés par un sobriquet injurieux que le jeune Fitzgerald excitait ses condisciples nobles, et le directeur prétend ne l'avoir expulsé d'Oscott qu'à l'exemple des tribuns de Rome, bannissant Coriolan comme ennemi-né des plébéiens. Les juges du Banc de la reine, moins sévères envers le fils de leur confrère que celui-ci envers M. Stephen, le féniann, ont déclaré, après les avocats entendus, que la conspiration d'Oscott n'était qu'une plaisanterie d'écolier, que le directeur avait eu tort de priver le chef du complot prétendu de sa liberté pendant deux heures, et enfin qu'il avait abusé de son pouvoir en prononçant contre lui la peine flétrissante de l'ostracisme scolaire. Le *Times* est de cet avis. Il déclare que les maîtres de pension doivent traiter leurs élèves comme de jeunes gentlemen, et prendre garde de leur infliger des peines qui pourraient les dégrader dans le milieu social où ils auront un rang à tenir.

—Un autre procès vient de révéler à ceux qui l'ignoraient que la critique musicale, en Angleterre comme en France, n'est pas toujours exercée par des aristocrates incorruptibles : si elle a ses Joseph d'Ortigues, elle a aussi ses Gregori et autres feuilletonistes dont le nom finit en *ri*. Tel n'est M. Desmond Ryan, le critique musical du *Morning Post*, du *Standard* et du *Musical World* ; aussi a-t-il cité devant le Banc de la reine M. Wood, rédacteur propriétaire de l'*Orchestra*, pour avoir publié un article dans lequel il est comparé non-seulement à la blatte, cet insecte puant et rongeur qu'on appelle vulgairement *cafard* en français et *cockroach* en anglais, mais encore à un brigand des Calabres, à un *highwayman* d'Angleterre, etc., etc. Pourquoi ces vilaines comparaisons ? Parce que M. Desmond Ryan donne tous les ans, à son bénéfice, un grand concert où viennent chanter les ténors et les ténorines, les soprani, les basses, etc. Selon M. Wood, les artistes qui refuseraient leur concours seraient sévèrement critiqués par M. D. Ryan. Vainement les artistes de M. D. Ryan sont venus attester qu'ils ne chantaient à son concert que par amitié, le juge Coleridge a déclaré, dans le sens le plus désagréable de la métaphore, que c'était là du *chanage*, et qu'un critique musical perdait toute autorité par cette exploitation des chanteurs et chanteuses. M. Wood n'en a pas moins été condamné à 250 livres sterling de dommages-intérêts, pour avoir appelé M. Desmond Ryan *blatte, brigand de Calabre, voleur d'Angleterre, etc.*

Nous verrons si M. D. Ryan renonce à ses concerts monstres.

LA PHILOSOPHIE.

(Voir pages 115, 143, 240, 283, 315 et 382.)

DE LA DIGNITÉ DE LA PHILOSOPHIE ET DES ÉTUDES PHILOSOPHIQUES CONSIDÉRÉES DANS LES MAÎTRES ET SURTOUT DANS LE MAÎTRE SUPRÊME QUI L'ENSEIGNE.

Ce nouveau point de vue mérite que nous nous y arrêtions quelques moments.

La dignité et l'utilité des études philosophiques en ressortiront également.

Il importe de constater qu'il y a une grande tradition philosophique dans le monde; que les vérités fondamentales, admises en quelque sorte d'instinct chez tous les peuples et dans tous les temps par la conscience humaine, ont été également admises dans la pensée réfléchie des hommes les plus éminents, et sont devenues d'âge en âge, par un magnifique accord, la doctrine commune des grands philosophes.

Et si, comme l'a dit un Père de l'Église, saint Ambroise, la dignité du maître fait la dignité de la science et celle du disciple. *nobilitas magistri nobilitat scientiam discipulosque*, il apparaîtra manifestement de là que l'étude qui met en communication les jeunes intelligences avec ces puissants esprits, avec ces pères de la science philosophique, est, après la science même de la révélation et de l'Évangile, la branche la plus haute et la plus noble de l'enseignement.

Puis, il faudra établir que ces maîtres de la vérité philosophique, si grands qu'ils soient, ont au-dessus d'eux le véritable Maître, le Maître unique et suprême; que ce Maître est la vérité même, le Dieu éternel; et que la philosophie, qui met en communication consciente et réfléchie avec ce Maître divin, prend tout à coup une dignité que nulle science humaine ne possède au même degré.

Oui, d'abord, la science philosophique compte pour maîtres toute une suite ininterrompue de grands esprits, qui, de siècle en siècle, se transmettent, comme de main en main, le flambeau; et ces hommes, Cicéron, qui, à plus d'un titre, mérite de compter parmi eux, les a appelés *les patriciens de l'intelligence*: c'est un nom qu'ils garderont toujours et à bon droit.

Ces grands hommes, — l'antiquité les avait nommés *les sages*, — qui, par le courage de la réflexion, la fermeté de la pensée philosophique, cherchaient, dans l'obscurité et la corruption des traditions primitives, à percer les ténèbres, et parvenaient à retrouver le Dieu unique, l'âme immortelle, la vie future, comment ne pas les admirer? Les pères les ont salués avec respect, comme des précurseurs de la grande révélation divine, et ils ont appelé leur philosophie *la préface humaine de l'Évangile*¹.

¹ Voir Baronius, Thomassin, M. de Maistre.

Parcourons ici rapidement ces grands noms, et voyons s'il en est, avant le christianisme, de plus illustres et de plus vénérables.

Commençons seulement à Socrate, qui commence en effet le grand mouvement philosophique ancien : sauf les réserves nécessaires à faire ici, d'ordinaire, quelle raison ! quel ferme bon sens ! quel admirable emploi de sa vie, dévouée à défendre le sens commun contre les subtilités sophistiques, à dégager les vérités latentes dans la conscience de ses disciples, à expliquer la loi morale et souvent même à inspirer à la jeunesse l'amour du bien.

De Socrate est venu Platon, le plus beau génie philosophique des temps anciens, homme étonnant, qui s'est élevé dans les régions de la vérité philosophique aussi haut que l'intelligence humaine le puisse faire, car on ne l'a pas dépassé : on a approfondi, scientifiquement décrit le procédé platonicien, qui consiste à monter avec les ailes de l'âme, comme il disait, du fini à l'infini, du monde à Dieu ; mais Platon a le premier indiqué les lois de ce procédé, et a donné en outre le plus bel exemple de leur application qu'ait produit la raison humaine dans l'ancien monde. Et n'eût-il écrit que ces trois paroles : Philosophe, c'est apprendre à connaître Dieu !

Philosophe, c'est aimer Dieu !

Philosophe, c'est imiter Dieu !²

C'en serait assez pour me faire comprendre comment ses contemporains, d'accord avec la postérité, d'accord même avec les Pères de l'Église, l'ont appelé *divin*.

Aristote, disciple de Platon, âme moins poétique, mais esprit aussi profond : vaste et puissant génie, génie encyclopédique, qui

² Platon, cité par S. Augustin, *de Civit. Dei*, VIII. VIII.

possédait à lui seul toute la science de son temps, Aristote est un maître non moins illustre de la sagesse philosophique ; et comme Platon, il proclame aussi et démontre par des arguments irréfutables, le Dieu suprême, la loi morale, l'âme immortelle.

Voilà, dans l'antiquité grecque, les deux grands maîtres, ceux dont l'école a été appelée par les Pères *le vestibule même de l'Église* et aux doctrines desquelles, disait saint Augustin, il y aurait peu à changer pour devenir chrétien¹.

L'ancienne Rome, politique et guerrière, dédaigna longtemps les spéculations philosophiques. C'est son plus grand écrivain et son plus grand orateur, Cicéron, qui se chargea de l'introduire dans la philosophie, et d'élever l'esprit romain, trop exclusivement pratique et positif, dans ces hautes sphères de la pensée. C'est lui qui, traducteur éloquent et enthousiaste de la philosophie hellénique, transmet à sa patrie, dans une langue harmonieuse, la tradition des grandes doctrines philosophiques.

Plus tard, Sénèque, esprit moins spéculatif, et touché déjà peut-être du souffle chrétien, exposera plus spécialement aux Romains les choses morales, dans son vif et sententieux langage.

Les anciens Pères de l'Église, dit Tomassin, se rapportent par leur éducation philosophique à l'école de Platon. Saint Augustin, le plus grand de tous peut-être par le génie, esprit aussi puissant que Platon, mais guidé par une lumière plus sûre, est un platonicien converti à l'Évangile ; et, nous l'avons vu, non-seulement il n'abandonne

¹ Si hanc vitam illi viri nobiscum rursus agere potuissent, viderent profecto cujus auctoritate facilius consuleretur hominibus, et paucis mutatis verbis atque sententiis christiani fierent. (S. Augustin, *de Vera religione*, 7.)

pas la philosophie, après avoir trouvé la foi, mais reportant les lumières plus hautes de la foi sur la philosophie, il épure et dépasse Platon lui-même.

Si de l'âge des Pères nous passons au moyen âge, nous voyons l'illustre saint Bonaventure, et dominant tout ce qui s'élève autour de lui, l'Ange de l'école, saint Thomas, génie qui rappelle Aristote; mais esprit plus clair, plus lumineux; aussi grand philosophe que grand théologien: c'est l'idéal de la raison calme et forte, écrasant avec une imperturbable sérénité le sophisme et l'erreur, et poursuivant, sans fléchir jamais, sa marche paisible et puissante vers la vérité.

Avant saint Thomas, j'aurais dû nommer saint Anselme, grand moine, grand évêque, grand philosophe, qui sut opposer aux passions des princes un cœur intrépide, et une raison si ferme aux erreurs de son temps.

Je passe ici sous silence tant d'autres noms célèbres, importants, mais de second ordre, dans les annales de la philosophie, et qui n'ont fait que prendre avec honneur leur place dans l'école de saint Thomas et de saint Augustin.

Ainsi se continua jusqu'aux temps modernes la grande tradition philosophique. Alors parut, au dix-septième siècle, cette pléiade de génies philosophiques de premier ordre, telle peut-être qu'aucun siècle n'en vit tant et de plus grands. C'est Descartes, qui renouvelant la dialectique platonicienne, par sa *Méthode*, et dans ses *Méditations*, illumine la voie qui mène à Dieu, par ces belles et religieuses paroles et par tant d'autres: "Je suis une chose imparfaite, incomplète, et dépendante d'autrui; qui tend et qui aspire sans cesse à quelque chose de

"meilleur et de plus grand que je ne suis: mais les grandes choses auxquelles j'aspire, Celui dont je dépends les possède actuellement et infiniment."

C'est, après Descartes, tous ces éminents esprits qui le suivent, savants, théologiens, philosophes: Leibnitz, Newton, Pascal, Képler, Malebranche, Bossuet, Fénelon; tous philosophes, dans le sens profond et glorieux du mot, tous cherchant de toute la puissance de leur raison, et avec toutes les forces de l'esprit humain rassemblées, la vérité et l'intelligence de la vérité; tous perpétuant dans le monde les grandes traditions philosophiques; croyant à la raison, à l'âme, à Dieu; tous élevés à Dieu par la science, et faisant de la science ramenée ainsi à sa source un magnifique hommage à Celui que l'Écriture appelle le Dieu des sciences: *Deus scientiarum Dominus*.

Tel est, en effet, le caractère du dix-septième siècle: ses grands esprits sont tous des esprits religieux. Ainsi Képler ne travaille les sciences, ne découvre le ciel que "pour en faire, comme il le disait, un tabernacle à son Dieu." Newton n'entend jamais prononcer ce nom sacré, sans se découvrir avec respect, Pascal, qu'on a voulu si ridiculement ranger parmi les détracteurs sceptiques de la raison, dont il décrit éloquemment la faiblesse, mais dont il proclame aussi la grandeur, Pascal écrit: "La raison doit nous conduire à la foi; elle est bien faible si elle ne va pas jusque là." Et quelle âme plus religieuse que celle de Malebranche! Quelle élévation, quel élan, dans ses méditations philosophiques! Le caractère profondément religieux de Leibnitz se révèle de même d'une manière admirable

surtout dans ses pensées sur l'immortalité de l'âme et sur le gouvernement de la Providence.

Et que dire de Bossuet et de Fénelon : Bossuet, intelligence d'une majestueuse sérénité, qui a porté aussi son sûr regard, et jeté les clartés de son ferme bon sens sur les problèmes de la science philosophique : Fénelon, génie vif, limpide et pur, s'élevant d'un vol si facile sur les hauteurs métaphysiques, et se jouant pour ainsi dire dans la lumière, comme dans son élément.

Voilà les maîtres de la pensée, de la grande philosophie dans le monde. N'y a-t-il pas une vraie gloire pour la philosophie, pour la raison humaine elle-même, d'être ainsi représentées dans la suite des siècles ? Et peut-on songer à priver la jeunesse du commerce avec de tels esprits ?

Oui, ce sont bien là les représentants dans le monde de cette philosophie éternelle, comme disait excellemment Cicéron : *Est perennis quedam philosophia*. Ce sont bien là les patriciens de l'intelligence humaine, *patricii*. Tous ces grands génies ont pu varier sur les détails de la science, et avoir leurs défaillances partielles, mais tous ont été véritablement philosophes, tous ont travaillé à la grande œuvre philosophique, c'est-à-dire, tous ont connu et suivi le grand procédé de la raison, l'élan vers les vérités transcendantes, vers l'Infini ce qui est la vraie méthode et le véritable honneur de la philosophie. Tous ont travaillé à éclairer d'une lumière nouvelle et à affermir dans les croyances de l'humanité ces vérités premières, qui sont le fondement de tout sur la terre, et les préambules mêmes de notre foi. La gloire immortelle de la philosophie et sa défense invincible contre les préventions déversées des sophistes

sur les philosophes, c'est que les maîtres de la philosophie, ceux qu'elle reconnaît et avoue pour tels, en même temps qu'ils étaient les plus grands esprits du monde, étaient aussi des âmes éminemment religieuses, et les défenseurs des croyances fondamentales de l'humanité.

Cependant, si illustres que soient tous ces hommes, que sont-ils auprès de Celui qui est le vrai, le grand, l'unique Maître au fond de la philosophie et de l'esprit humain ?

Il faut insister ici sur cette vue capitale qui donne à la philosophie une dignité sans pareille.

Oui, il en est un qui vient d'en haut, et qui est au-dessus de tout, *De sursum venit, et super omnes est*¹, et dont tous les autres n'ont été plus ou moins que les simples disciples.

Il en est un qui a tout vu dans le sein du Père, et qui est venu tout à la fois éclairer d'une clarté nouvelle et plus vive la raison humaine, toutes les vérités naturelles, dont Dieu le Père nous a donné la lumière, et en outre, révéler aux hommes des vérités inconnues, surnaturelles, toutes célestes.

Non, il n'y a en réalité, et il ne peut y avoir qu'un Maître de l'esprit humain, *Magister vester unus est*, comme disait Notre-Seigneur ; et ce Maître, ce n'est ni Platon, ni Aristote, ni saint Augustin, ni saint Thomas, ni Descartes, ni quelque homme que ce soit : ceux-ci sont des maîtres ; mais le Maître par excellence, c'est Celui qui inspirait à saint Augustin, et après lui à saint Thomas, leurs beaux livres, *de Magistro* : c'est Celui qui parle en nous, *loquitur in nobis* ; Celui qui donne à la raison sa lumière, sa certitude ; Celui

¹ Joan., III, 31.

dont il est dit, qu'il est la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde : Maître intérieur, tout-puissant, irréversible, universel, immuable, incorruptible; et ce Maître, c'est le Christ, c'est Dieu : *Magister vester unus est, Christus*¹.

*Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu*² : Voilà le Maître.

*En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. C'est lui, la vraie lumière, qui illumine tout homme venant au monde*³ : Voilà le Maître.

*Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique de Dieu plein de grâce et de vérité*⁴ : Voilà le Maître.

Mais ce Maître, beaucoup de ceux à qui il parle ne le connaissent pas ; car la lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Le Maître est venu parmi les siens, qui sont tous les hommes, et les siens ne l'ont pas reçu⁵.

Parmi ceux mêmes qui connaissent le Maître, et qui l'adorent, il y en a beaucoup qui ne savent pas à quel degré il est le maître, et doit être comme tel adoré.

Il n'est pas seulement le maître en tant que Verbe fait chair, venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité⁶ ; il l'est aussi en tant que Verbe de Dieu, égal à son Père, image de sa substance, expression vive de sa perfection, rayon éternel de sa vérité et de sa beauté : c'est à ce titre qu'il brille dans les intelligences et illumine tout homme venant en ce monde ;

à ce titre, que docteur universel⁷ il parle intérieurement à tout esprit, comme il meut toute conscience. Et tout cela est à un tel degré, que nul, quel qu'il soit, n'a sa place dans la hiérarchie des intelligences, et ne participe à un degré quelconque à la vérité et à la justice, que par sa conformité avec le Verbe divin.

Nulle raison, en effet, nulle intelligence n'existe, que parce qu'elle dérive de l'éternelle raison, qui est le Verbe, que parce que le Verbe, éternelle raison, éternelle lumière, rayonne sur elle. Le Verbe est donc, d'une façon merveilleuse, en chacun de nous par la raison, et c'est lui qui nous fait raisonnables : notre raison, nos idées, nos principes, ne sont, comme le disait admirablement le grand théologien Thomassin, que "des rayons descendus en nous (*con- descensiones quædam*), et tempé- rés pour nous, de l'éternelle et "immuable lumière du Verbe, "qui s'abaisse aux natures raison- nables, qui s'accommode à leur "capacité, et laisse le rayon sim- ple se réfranger en elles."

Voilà le maître, dont saint Augustin et saint Thomas ont écrit. Voilà le maître intérieur, que nous portons tous au-dedans de nous-mêmes.

"Qui que tu sois, ne va pas au "dehors, rentre en toi-même, di- "sait saint Augustin ; c'est dans "l'homme intérieur qu'habite la "vérité ! *Noli foras ire, in te ip- "sum redi : in interiore homine "habitat veritas.*" (*De Vera relig.*, 39.)

"Dans tout ce qu'entend l'in- telligence, dans tout ce que cher- che l'esprit, ce qui importe, ce "n'est pas la parole qui résonne "au dehors, mais la vérité qui "préside au dedans. La parole "tout au plus nous avertit de con-

1 Matth., xxiii, 8.

2 Joan., i, 1.

3 *Ibid.*, 4.

4 *Ibid.*, 14.

5 *Ibid.*, 2.

6 *Ibid.*, xviii, 39.

“sulter cette vérité qui est au
“dedans’.”

Fénelon a sur ce maître intérieur, universel, parlant à toute intelligence, faisant tout homme raisonnable, corrigeant et redressant notre raison, et nous enseignant d'en haut toute vérité, des pages ravissantes et toutes pénétrées pour ainsi dire de cette pure lumière, où nous disions que se joue en quelque sorte ce grand esprit. Nous ne résistons pas au plaisir de terminer ce chapitre sur le Maître, en citant ces pages :

“A proprement parler, il n'y a qu'un seul véritable maître, qui enseigne tout, et sans lequel on n'apprend rien. Les autres maîtres nous ramènent toujours dans cette école intime où il parle seul... C'est un maître intérieur, qui me fait taire, qui me fait parler, qui me fait croire, qui me fait douter, qui me fait avouer mes erreurs ou confirme mes jugements...”

“Loin de juger ce maître, c'est par lui seul que nous sommes jugés souverainement en toutes choses. C'est un juge désintéressé et supérieur à nous. Nous pouvons refuser de l'écouter, et nous étourdir ; mais en l'écoutant nous ne pouvons le contredire...”

“Les hommes peuvent nous parler pour nous instruire ; mais nous ne pouvons les croire, qu'autant que nous trouvons une certaine conformité entre ce qu'ils nous disent et ce que nous dit le Maître intérieur. Après qu'ils ont épuisé tous leurs raisonnements, il faut toujours revenir à lui, et l'écouter, pour la décision. C'est au fond de nous-mêmes, par la consultation du Maître intérieur, que nous avons besoin de trouver

¹ De universis autem quæ intelligimus, non loquentem qui personat foras, sed intus ipsi menti presidentem consulimus veritatem, verbis fortasse, ut moniti (*De Magistro* II, 18.)

les vérités qu'on nous enseigne, c'est-à-dire qu'on nous propose extérieurement...

“Ce Maître est partout ; et sa voix se fait entendre d'un bout de l'univers à l'autre, à tous les hommes comme à moi. Pendant qu'il me corrige en France, il corrige d'autres hommes à la Chine, au Japon, dans le Mexique et dans le Pérou, par les mêmes principes...”

“..... C'est lui qui domine jusqu'à un certain point, avec un empire absolu, tous les hommes les moins raisonnables, et fait qu'ils sont toujours tous d'accord, malgré eux, sur certains points. C'est lui qui fait qu'un sauvage du Canada pense beaucoup de choses comme les philosophes grecs les ont pensées. C'est lui qui fait que les géomètres chinois ont trouvés les mêmes vérités à peu près que les Européens, pendant que ces peuples éloignés étaient inconnus les uns aux autres. C'est lui qui fait qu'on juge au Japon, comme en France, que deux et deux font quatre ; et il ne faut pas craindre qu'aucun peuple change jamais d'opinion là-dessus. C'est lui qui fait que les hommes pensent encore aujourd'hui sur tout cela comme on pensait il y a quatre mille ans. C'est lui qui donne des pensées uniformes aux hommes les plus jaloux et les plus irréconciliables entre eux. C'est lui qui fait que les hommes, tout dépravés qu'ils sont, n'ont point encore osé donner ouvertement le nom de vertu au vice, et qu'ils sont réduits à faire semblant d'être justes, sincères, modérés, bienfaisants, pour s'attirer l'estime des uns des autres.

“Le maître intérieur et universel dit donc toujours et partout les mêmes vérités.....”

“..... Mais, où est-il donc cet oracle qui ne se tait jamais, et contre lequel ne peuvent jamais

rien tous les vains préjugés des peuples ? Où est-elle cette raison qu'on a sans cesse besoin de consulter, et qui nous prévient pour nous inspirer le désir d'entendre sa voix ? Où est-elle cette vive lumière qui illumine tout homme venant en ce monde ? Où est-elle cette douce et pure lumière, qui non-seulement éclaire les yeux ouverts, mais qui ouvre les yeux fermés, qui guérit les yeux malades, qui donne des yeux à ceux qui n'en ont pas pour la voir ; enfin qui inspire le désir d'être éclairé par elle, et qui se fait aimer par ceux mêmes qui craignent de la voir ?...

“ Comme le soleil sensible éclaire tous les corps, de même le soleil d'intelligence éclaire tous les esprits. La substance de l'œil de l'homme n'est point la lumière ; au contraire, l'œil emprunte à chaque moment la lumière des rayons du soleil. Tout de même mon esprit n'est point la raison primitive, la vérité universelle et immuable ; il est seulement l'organe par où passe cette lumière originale et qui en est éclairé... ”

“ Il y a un soleil des esprits, qui les éclaire tous, beaucoup mieux que le soleil visible n'éclaire les corps : ce soleil des esprits nous donne tout ensemble et sa lumière et l'amour de sa lumière pour la chercher. Ce soleil de vérité ne

laisse aucune ombre, et il luit en même temps sur les deux hémisphères : il brille autant sur nous la nuit que le jour : ce n'est point au dehors qu'il répand ses rayons ; il habite en chacun de nous. Un homme ne peut jamais dérober ses rayons à un autre homme. Un homme n'a jamais besoin de dire à un autre : Retirez-vous, pour me laisser voir ce soleil ; vous me dérobez ses rayons ; vous enlevez la portion qui m'est due. Ce soleil ne se couche jamais, et ne souffre aucun nuage que ceux qui sont formés par nos passions : c'est un jour sans ombre ; il éclaire les sauvages mêmes dans les antres les plus profonds et les plus obscurs ; il n'y a que les yeux malades qui se ferment à la lumière ; et même n'y a-t-il point d'homme si malade et si aveugle, qui ne marche encore à la lueur de quelque lumière sombre qui lui reste de ce soleil intérieur des consciences.”

Tel est donc le Maître unique et suprême de toute intelligence, de toute philosophie, de toute raison.

Telle est la grande dignité de la science et des études philosophiques.

† FÉLIX.

Evêque d'Orléans.

— *Le Correspondant*.

Fin.

REVUE LITTÉRAIRE.

LA RÉFORME DU LUXE PAR LE THÉÂTRE.

LA FAMILLE BENOÏTON, COMÉDIE PAR M. VICTORIEN SARDOU.

I

Je n'ai pas l'habitude d'analyser ici les pièces de théâtre. De pareils sujets d'entretien ne me paraissent convenir qu'à demi à la gravité de ce recueil, malgré la prétention que professe ce genre de littérature d'occuper une certaine place dans le monde et de contribuer à la réforme des mœurs. Je crois que, la plupart du temps, le théâtre suit le courant au lieu de le diriger, et se borne à recevoir le ton au lieu d'entreprendre de le donner.

Toutefois, il peut arriver qu'une pièce, création d'un esprit vraiment observateur, entre dans le vif des mœurs contemporaines, et qu'elle mette, comme on le dit, *le doigt sur la plaie*.

J'aime cette expression : elle m'a toujours paru d'une vérité qui ne laisse rien à désirer. Le dramaturge, en effet, n'est pas le chirurgien qui panse la blessure, encore moins le médecin qui la guérit. Il se contente, par un contact un peu rude, de faire crier le malade ; dès que cette douleur secrète nous est ainsi révélée, nous nous tâtons à notre tour pour savoir si notre main ne rencontrera pas aussi quelque endroit sensible et douloureux.

II

La famille Benoïton est une violente satire des mœurs et aussi du luxe de nos contemporains.

Au point de vue des règles de l'art dramatique, il est difficile de trouver une pièce plus incorrecte.

Les deux premiers actes ressemblent à l'interminable préface d'un auteur qui n'aurait rien à dire, ou, si l'on aime mieux une autre hypothèse, à l'embarras bien naturel d'un homme qui s'est mis un tel sujet sur les bras et ne sait plus par quel bout le prendre. M. Sardou est trop habitué au maniement du théâtre pour ne pas savoir que, malgré les nécessités du dialogue, il est impossible qu'à la scène une aventure se passe tout entière en conversation. La difficulté était de faire tenir dans le cadre étroit d'une intrigue précise et d'une action définie, les aperçus, les réflexions, les idées qui se pressaient en foule dans la pensée de l'auteur. Décidé à satisfaire tout à la fois ses goûts de moraliste et ses instincts d'auteur dramatique, il a fait avec sa propre expérience un singulier compromis : il a sacrifié les deux premiers actes à son besoin de dissertar, sauf à prendre sa revanche dans les trois derniers, par l'intérêt de l'action, la vivacité de l'intrigue et la puissance du dénouement.

III

Mais je parle de la pièce comme si mes lecteurs en avaient devant les yeux, à ce moment même, la marche, l'intrigue et les diverses péripéties.

Un ancien fabricant de sommiers élastiques à ressorts en bois s'est retiré du commerce avec une fortune considérable. Il a cinq enfants : Marthe déjà mariée, Camille et Jeanne, puis Théodule encore au lycée, et, pour finir, le jeune Fanfan, gamin de six ou sept années.

L'intrigue a pour pivot les trois jeunes femmes.

Mlle Camille Benoïton est recherchée en mariage, d'abord par Stéphane, secrétaire de son beau-frère Didier, le mari de Marthe ; puis par Prudent Formichel, fils d'un ami de M. Benoïton père.

Stéphane représente, dans les mœurs modernes, l'amant discret et malheureux de l'ancien théâtre, le bon jeune homme auquel sa pauvreté fermait la bouche. Aussi l'auteur a-t-il eu soin de lui faire, comme il convenait, une position misérable. L'infortuné n'a que dix mille livres de rentes ! Il est tout simple que Mlle. Camille trouve son amour "une folie", et qu'elle l'invite à dire "des choses qui aient le sens commun".

Prudent Formichel est le jeune homme pratique, qui vénère M. Formichel comme père, mais qui "l'enfonce comme acheteur".

L'autre fille à marier, Mlle Jeanne, est apparue comme un rêve au vicomte Hector Pardailan de Champroisé. La prodigalité de ses dépenses, l'extravagance de ses toilettes et l'excentricité de son langage suspendent seules la résolution du vicomte. Il épousera Jeanne dès qu'il la trouvera plus raisonnable, et l'on pressent d'avance que son amour se contentera à peu de frais.

Marthe enfin, la femme du négociant Didier, devient, malgré son irréprochable vertu, le principal nœud de l'intrigue.

Elle a imaginé, aux bains de mer de Dieppe, de jouer pour se procurer l'argent qu'elle n'osait plus demander à son mari : " Je gagne ! " j'y prends goût ; le lendemain, je " joue encore.... puis tous les jours " avec un bonheur.... ! Et le gain " du jeu défrayait mes toilettes !.... " Mais un soir la chance tourne...Je " perds !.... je perds !.... et quand " cela commence ! La passion s'en " mêle... Je joue sans frein, sans " raison.... et je me trouve tout à " coup avoir à payer sept fois ma " mise... et rien sur moi !... rien !... " On chuchote, on me regarde.... " Je sens que je deviens folle.... " lorsqu'une voix inconnue me dit : " Voulez-vous permettre à votre as- " socié, Madame, de régler pour " vous ? Et, sans attendre ma ré- " ponse, celui qui parle jette sur la " table ce que je dois et m'entraîne " hors de la salle... C'était M. de " Champroisé, qui avait eu pitié de " moi et qui me sauvait ! Le lende- " main, mes bijoux, mes cachemires " vendus, je lui paye une partie de " ma dette ; quelques mois plus " tard je lui donne le reste aux " Tuileries.... Et avant comme " après... rien de plus entre nous, " et je te le jure, Clotilde, sur la vie " de mon enfant malade... " "

Deux personnages épisodiques, et qui jouent cependant l'un et l'autre un rôle important, complètent l'ensemble de la pièce. C'est d'abord Mlle. Adolphine, vieille fille à marier dont le dépit éveille les premiers soupçons sur la conduite de Marthe ; c'est ensuite Mme. Clotilde d'Evry, infatigable entrepreneuse de mariages, singulier mélange d'activité fiévreuse et de raison prématurée, espèce de providence qui se fait un devoir de veiller sur les unions qu'elle a faites.

* Acte II, scène II.

† Acte V, scène v.

* Acte IV, scène VII.

IV

Dans ce cadre, avec ces personnages et au milieu de cette intrigue, se débat sous les yeux du spectateur un des plus graves problèmes qu'ait enfantés notre civilisation moderne. C'est sans doute le presentiment, et comme l'instinct de cette question redoutable, qui explique la profonde impression laissée dans l'auditoire par une pièce d'une assez médiocre conception, malgré la finesse et le charme des détails.

De l'auditoire, et d'un auditoire qui se renouvelle chaque jour, l'impression a gagné le grand public : l'opinion s'émeut ; les théâtres de la plus obscure province montent à l'envi *la Famille Benoiton*. Il sera difficile, bientôt, de trouver quelqu'un qui n'ait pas pris la peine ou de la voir ou de la lire.

La question du luxe, que l'auteur aborde avec tant de résolution, arrive en effet chez nous à être non plus une question de convenance et d'économie, mais, dans une certaine mesure, une question de vie ou de mort pour la civilisation contemporaine.

V

Les révolutions que nous avons traversées, les crises que nous avons subies, les réformes que nous avons tentées, nous ont initiés aux dangers et aux abus de ce qu'on peut appeler les sociétés aristocratiques ; peut-être la démocratie est-elle trop récente, chez nous, pour que nous puissions nous faire une idée bien exacte des inconvénients et des périls qu'elle doit prévoir pour les éviter.

Dans une société aristocratique où la hiérarchie des rangs est fortement marquée, la richesse ne joue, quoi qu'on en ait, qu'un rôle fort secondaire. Le noble, l'aristocrate,

le seigneur, devait sans doute avoir de la fortune *pour tenir son rang* ; mais si cette fortune lui manque, il s'enveloppe de sa pauvreté et ne se montre ni moins fier ni moins supérieur pour avoir plus d'autre mérite que celui de son rang et de ses aïeux.

Pareillement, l'homme qui a pour lui l'argent, et l'argent seul, ne rêve ni n'entame point l'entreprise de sortir de sa condition pour usurper un certain degré de respect que sa fortune seule n'est point en passe de lui obtenir. Il se contente de demander à cet argent une considération secondaire, dont l'idée ne lui vient pas de sortir.

Je constate cet état de choses, sans émettre, comme on le voit, aucune espèce de jugement.

Une société purement démocratique ne se trouve plus dans les mêmes conditions.

Ici, comme il n'y a nul rang, nulle hiérarchie, nulle supériorité reconnue et préconçue, si je puis m'exprimer ainsi, l'opinion publique n'a guère d'autre moyen, pour démêler les hommes et opérer entre eux un classement quelconque, que de consulter ou leur mérite ou leur fortune.

Consulter le mérite ! C'est bien là, en effet, la noble illusion de quelques âmes fières et généreuses ; c'est bien là le rêve et l'idéal des sociétés démocratiques, qui espèrent toujours pouvoir mesurer l'importance sociale des hommes à leurs vertus personnelles.

La réalité dément cette théorie. Il y a longtemps qu'on l'a dit, le mérite est sujet à discussion tandis que la fortune ne l'est pas. " Vous avez, disait Pascal, six chevaux à votre carrosse : il est juste que vous passiez devant moi, qui vais à pied."

VI

Le malheur n'est point que l'homme au carrosse passe devant.

Je trouve l'avantage bien mince, et l'inconvénient d'arriver le second me semble bien imperceptible.

Le vrai malheur est que la foule établit, malgré elle, une association d'idées entre les signes extérieurs du luxe qu'elle aperçoit et le mérite intrinsèque qu'elle attribue aux individus. Dès lors, en poursuivant la fortune, on ne poursuit plus seulement le bien-être dont notre mollesse est si jalouse, mais encore cette sorte de considération qui s'attache à l'argent, dernier effort de notre civilisation pour respecter encore quelque chose.

Si, grâce à l'indulgence de notre époque pour les écus, la position d'un homme s'agrandit véritablement dès qu'il a eu la chance d'atteindre les hauts sommets de la fortune, le parvenu n'en demeure pas moins ce qu'il était la veille du jour où, pour parler comme M. Benoiton, "il arrivait à Paris avec quarante sous dans son gousset." On est également médiocre dans la fortune comme dans la pauvreté. Je vais même plus loin. Je crois que la fortune, par le relief qu'elle donne à la sottise, réussit à la faire paraître plus ridicule, absolument comme une beauté surannée parvient à se vieillir encore par ses ajustements de mauvais goût.

Je ne sais si le nouvel enrichi a conscience de son infériorité personnelle, eu égard au rôle que son argent l'appellerait à jouer; mais ce que je sais, c'est qu'il a soif de considération, d'honneur, de renommée. Une sorte d'instinct, très-sûr en pareil cas, lui dit tout bas que ces choses-là, telles qu'il les envie et qu'il les souhaite, ne sauraient ni se mériter par la fortune ni surtout s'acheter à beaux deniers comptants. Il lui faut, malgré lui, renoncer à la réalité de ces triomphes et

se contenter de leur fantôme, accepter le plus souvent la notoriété à la place de la réputation, l'envie qui le poursuit ou la bassesse qui le flatte à la place de l'admiration ou du respect. Le pauvre riche sent alors, malgré la situation qui lui est faite, tout ce que cette supériorité de la fortune à d'inconstant et d'éphémère. Il faut qu'il recommence chaque jour sa comparaison pécuniaire avec autrui, qu'il ait à chaque instant les pièces à la main pour bien prouver et bien établir le chiffre de sa fortune. C'est à ce prix seulement qu'il achètera chaque matin la considération dont il jouira jusqu'au soir. Or, comme on ne peut pas avoir toujours sur soi ses livres de commerce, le bilan de son inventaire, le relevé de son portefeuille, il a bien fallu imaginer, dans la pratique, un signe extérieur qui révélât ces triomphes du comptoir et cette supériorité de la bourse. Ce signe, c'est le luxe, avec ses prodigalités et ses recherches, avec cette facilité à dissiper l'argent, qui indique tout à la fois avec quelle promptitude on le gagne ou avec quelle abondance on le possède.

VIII

Une fois engagé dans cette direction et provoqué par ces motifs, le luxe ne tarde pas à changer de caractère.

Il était d'abord, comme on le voit, une sorte de langage extérieur dont la fortune se servait pour se révéler à autrui et pour frapper les imaginations.

Tant que le luxe n'exécède pas les facultés et la part véritablement disponible des revenus acquis, il demeure une jouissance.

Mais l'homme ne tarde pas à rencontrer, là comme ailleurs, la pente sur laquelle toutes ses actions se trouvent incessamment suspendues.

* Acte I scène VII.

Le luxe, fait pour attester la fortune qu'il possède et pour en demeurer l'épanouissement extérieur, ne tarde pas à devenir une dépense obligatoire de volontaire, qu'elle était d'abord, une charge à la place d'une parure, un impôt qui vous écrase au lieu d'une jouissance qui vous sati-fait.

Dès qu'on mesure la fortune que vous possédez aux dépenses qu'on vous voit faire, et la considération qu'on vous accorde à la richesse qu'on vous suppose, il est tout simple de se sentir entraîné à dépasser dans son train de vie l'exacte mesure de ses facultés pécuniaires. On est vite amené à se régler, beaucoup moins sur le chiffre des bénéfices réalisés que sur la grandeur des espérances présumées. On escompte ainsi, s'il m'est permis d'emprunter pour un instant ce langage, les honneurs, les jouissances, le luxe de la situation que l'on est encore en voie d'acquérir. On fait comme les États mal réglés, lesquels ne sauraient prévoir des ressources extraordinaires sans en engager deux ou trois fois le capital.

Arrivés là, la dépense et le luxe changent de caractère : ils ne sont plus, comme ils devaient l'être, le libre emploi de l'argent dégagé de toute responsabilité ; ils sont devenus des faux dieux auxquels il faut faire des sacrifices. Comme autrefois les Anciens à leurs divinités implacables, on leur donne en holocauste ses enfans, son loisir, son repos, quelquefois sa vie. Bien loin de se préparer à soutenir la fortune par quelque éducation, quelque supériorité, quelque culture, on ne prend plus même le temps de parler, de penser, de vivre. On cherche à réduire l'instruction de ses enfans à son expression la plus simple, afin qu'à leur tour ils entrent plus tôt dans le mouvement des affaires et viennent aider leur père à traîner

la galère. Ainsi, tandis que les parents avaient été médiocres et ignorans par détresse, par l'impuissance qu'éprouve la pauvreté à se faire instruire, les fils le deviennent par calcul, par insouciance, par corruption.

VIII

Il faudrait, pour achever ce tableau et compléter ces réflexions, considérer encore les effets contagieux et enivrants que produit sur les âmes médiocres le besoin invincible de se hausser au niveau de ce luxe universel. Il est si facile, en risquant la diminution du capital, de simuler l'augmentation du revenu ! Il est si dur, à mesure que la fortune décroît, de se sentir déchoir et retomber avec elle, si tentant de jouer la comédie de l'argent et de satisfaire à la fois ses désirs de bien-être en même temps que ses instincts de vanité !

Il faut d'ailleurs le reconnaître : l'amour du luxe, pour peu qu'on s'y abandonne, devient avec plus de promptitude qu'on ne saurait le croire, une passion ; il en a tous les caractères, toutes les frénésies, tous les emportemens. Il agit sur les âmes faibles comme une ivresse, et finit par leur communiquer une fièvre capable des actions les plus violentes. Les sentimens les plus vifs et les plus tendres s'y altèrent et s'y dessèchent jusqu'à périr. Comme il arrive toujours en pareil cas, on perd de vue, non-seulement ses intérêts mais ses devoirs, ou bien on ne se les rappelle que pour en faire un plus complet et plus odieux abandon.

ANTONIN RONDELET.

(À continuer.)

—*Le Contemporain.*